

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

autres

516/5/91/4

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

15^{ME} ANNÉE, No 768.—SAMEDI, 21 JANVIER 1899

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



L'HEURE DU THE, tableau de M. E.-A. Artigue

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 21 JANVIER 1899

SOMMAIRE

TEXTE.—Causerie, par Firmin Picard.—A bâtons rompus, par Gaston-P. Labat.—La belle jeunesse, par Mathilde Bourdon.—Un massacre au Congo.—Pour quelques instant d'oubli, par Laurette de Valmont.—A propos de mariage, par Blanche de Géry.—Poésie : Élégie, par Jean Canadien.—L'attente, par L.-P. Michelin.—Progrès de l'art musical.—Les trompes marines, par Gustave Regelsperger.—Deuils d'anges, par Moquita.—Le roi et ses trois fils.—Personnel.—Poésie : Sois bon, par Charles Amiot.—Les femmes à barbe (avec gravure).—Notes et faits.—Galerie des Canadiens célèbres.—Amusements.—L'art culinaire.—Jeux et amusements.—Gravure devinette.—Feuilletons : Rosalba ou les deux amours : L'orpheline.—Choses et autres.

GRAVURES.—Beaux-Arts : L'heure du thé.—Beaux-Arts : Les chiens du Mont Saint-Bernard.—Le repos du Saint-Père dans le jardin du Vatican.—Un massacre au Congo : Européens suppliciés par des cannibales.—Une trombe dans la mer du Nord.—Devinette.—Gravure de feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entre eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Nous allons, en cette causerie, traiter une grave question : nous devons, avant de commencer, rappeler que nous ne nous occupons de personne en particulier, mais d'un fait général.

Nos lecteurs savent à quel point de division en est arrivée la pauvre France, de quels malheurs elle est menacée : ce n'est plus un fait caché ou ignoré que la crise dans laquelle s'agite notre mère-patrie est due à l'action puissante des Juifs.

Il nous faut donc, comme publiciste, dire un mot de cette action des Juifs et, sans nous en tenir à ce qui se passe en France, rappeler les désastres nationaux dont ils sont les auteurs en Autriche où presque tout le sol leur appartient ; en Russie, en Prusse et en France, où l'Etat est à leur merci ; en Italie, où ils cherchent, avec les Francs-maçons, à ruiner les ordres religieux, à enserrer le Pape dans un cercle de fer d'où sa parole ne parviendra plus au monde catholique ; en Amérique, dont nous parlerons plus bas.

La Semaine Catholique de Sées nous rapporte qu'un grand rabbin d'Angleterre a écrit récemment quelques pages d'une franchise cynique.

Après avoir dit que les Juifs doivent se rendre les uniques possesseurs de tout l'or du monde, le rabbin continue :

« Dix-huit siècles ont appartenu à nos ennemis, mais le siècle actuel et les siècles futurs doivent nous appartenir à nous, fils d'Israël, et nous appartiendront sûrement. »

Il examine la situation présente, constate avec une joie sauvage que la richesse publique est presque tout entière passée aux mains des Juifs en Europe (et nous ajouterons, en Amérique, au Canada, partout, hélas !...) ; que les Etats sont à la merci des banques juives ; que l'agriculture elle-même est sous leur dépendance : nous le disions tout à l'heure.

Il indique l'Eglise catholique comme étant l'ennemi le plus dangereux des Juifs, et conseille à ceux-ci d'amener la division chez les catholiques par le scepticisme, la libre-pensée, le schisme. Commencer par dénigrer les prêtres à qui il faut déclarer une guerre ouverte, les rendre suspects, ridiculiser leur dévotion, ruiner l'état et l'habit par le persiflage, le mensonge et la calomnie.

Les Juifs doivent par adresse et par science obtenir les chaires et les places de professeurs dans les écoles chrétiennes. La religion, étant dès lors reléguée dans la famille où l'on n'a pas le temps de s'en occuper, disparaîtra peu à peu.

« Si l'or est la première puissance du monde, la seconde est sans contredit la presse. Comme, affirme en propres termes le rabbin, nous ne pouvons réaliser nos projets sans le secours de la presse, il faut que les nôtres président à la direction de tous les journaux quotidiens dans chaque pays. »

Par ce système, ils changeront à leur gré les idées sur l'honneur, la vertu, la droiture du caractère, et porteront atteinte à cette institution sacro-sainte jusqu'à présent, la famille, et en consommeront la dissolution.

« Il faut entretenir le prolétariat, le soumettre à ceux qui ont le maniement de l'argent. Par ce moyen, nous soulèverons les masses quand nous le voudrons ; nous les pousserons aux bouleversements, aux révolutions, et chacune de ces catastrophes avance d'un grand pas nos intérêts intimes et nous rapproche rapidement de notre unique but ; celui de régner sur la terre, comme cela avait été promis à notre père Abraham. »

Ne voyez-vous pas, autour de vous, que le Juif règne et gouverne ? La presse n'est-elle pas entre ses mains dans presque toutes les Amériques, mais surtout dans l'Amérique du Nord ? Ne voyez-vous pas des éditeurs chrétiens donner la direction de leurs journaux à ces êtres dont la patrie n'est nulle part ? Et, suprême ironie ! les catholiques ne reçoivent-ils pas béatement, pour ne pas dire bêtement, la leçon de ces ennemis jurés du christianisme ?

Toutes les faveurs sont pour eux : on repousse systématiquement celui qui a faim, qui a froid, mais que l'on sait trop attaché à sa religion pour faire un honneur marchandage de sa plume.

Le Juif est-il donc un être transcendant, un génie ? Non, mille fois non !

Il est ondoyant, insinuant, intrigant, il sait s'imposer, il est foncièrement méchant. On le redoute—et, pour se le rendre favorable, on sacrifie sa dignité, sa race, sa foi même.

Sait-il écrire du moins ?

Il ne connaît même pas la langue du pays où il est né : nous ne disons pas sa langue maternelle, il n'a ni père ni mère, puisqu'il hait la famille et en veut la ruine.

Il aime l'or, il n'aime que l'or, il l'adore de toutes les forces de son être ; l'or, c'est sa patrie !

Mais, nous dira-t-on, l'Europe n'a-t-elle pas réagi ; n'avez-vous pas souvenir des sociétés anti-sémites bruyantes de Prusse ; ne vous rappelez-vous plus que, depuis quatre ans, la ville de Vienne, en Autriche, a chassé les Juifs de son conseil municipal ; n'avez-vous pas, il y a peu de mois, raconté vous-même les protestations de l'Autriche, de la France, les troubles d'Algérie ?

Oui, nous nous rappelons : mais nous constatons aussi que bien peu a été obtenu : le résultat de toutes ces agitations jusqu'ici a été totalement nul.

Nous ne voulons point de guerre de religion, nous repoussons avec horreur toute Inquisition : mais si les peuples étaient plus religieux, s'ils choisissaient des hommes éclairés pour les gouverner, des hommes connaissant leurs devoirs envers Dieu, envers l'Eglise, envers la société dont ils ne sont que les mandataires, sans persécuter les Juifs, ni les torturer, ni leur vouloir aucun mal, ces peuples les mettraient hors d'état de nuire.

On nous dira aussi : Vous avez une presse catholique, des écrivains de talent, une influence réelle, comme catholiques ; pourquoi ne vous en servez-vous pas ?

Nous allons répondre clairement : il nous suffira de citer ce que, dans sa réponse aux vœux du Sacré Collège, à Noël, le Saint Père disait de l'Italie :

« ... Il ne suffit pas de la dure condition imposée au Pape et qui existe en violation de sa dignité et de ses droits sacrés. On livre aussi à d'odieuses soupçons cette partie de la presse qui est franchement dévouée à la défense d'intérêts religieux et moraux : et, chose plus significative encore, on menace de nouvelles rigueurs le clergé, qui est déjà opprimé de tant de manières. »

Voilà bien mis en pratique tout le système décrié par le grand rabbin d'Angleterre : défiance semée dans le peuple contre les journaux franchement catholiques ; dénigrement et baillonnement du clergé, quand le clergé reste fidèle à l'Eglise ; empiètement par tous les moyens dans le domaine de l'Instruction publique ; inféodation à la juiverie de tout organe quotidien où la question de principes se réduit à une question de boutique.

Nos bienveillants lecteurs tireront de ce qui précède telles conclusions qu'il leur plaira : nous avons accompli notre devoir, nous espérons l'avoir fait sans acrimonie, nous en tenons aux faits évidents.

Le Parlement de Québec a ouvert, le 12 de ce mois, sa session de 1899 : Son Honneur M. Jetté, lieutenant-gouverneur, a prononcé un discours du trône très calme et très digne, et appelé les bénédictions de Dieu sur les travaux de notre députation.

C'est un exemple donné aux Parlements d'Europe : mais à quoi bon ?— Nous venons de voir qu'ils ne sont plus libres d'avoir même un bon sentiment. C'est le châtiement des peuples qui rejettent Dieu, que d'avoir des gouvernants qui les méprisent.

A propos de notre article du nouvel an, un de nos estimés confrères canadiens nous pose quelques questions sur ceci ou sur cela, qui se passerait dans notre journal : nous lui ferons remarquer qu'il est des choses d'administration dont on ne peut parler. Comme il est avocat, il sait ce que signifie *secret professionnel*. Nous le remercions de ses bonnes paroles à notre égard : nous savons fort bien qu'il ne nous en veut pas personnellement, puisqu'il nous témoigne, depuis longues années, une bienveillance que nous n'avons pas oubliée, même lorsqu'il nous attaquait fort injustement et nous critiquait fort mal, à propos, mais se croyant en droit de le faire : ce qui l'a toujours excusé à nos yeux.

Pour nous reposer, examinons les jolis tableaux : *Le repos du Saint-Père dans le jardin du Vatican*, et *Les chiens du Mont Saint-Bernard*.

Hélas ! C'est toute la promenade que peut faire celui qui représente le Christ sur terre ; son jardin du Vatican, c'est ce qui lui reste de son royaume onze fois séculaire. Sa demeure sera son tombeau : car il ne sortira pas du Vatican, même en son conseil, puisque le Pape qui meurt est déposé, durant un an, dans un des piliers supportant la coupole de Saint-Pierre, et la basilique de Saint-Pierre, on le sait, fait partie du Vatican.

Nos lecteurs savent que, presque au sommet du Mont Saint-Bernard, se trouve un couvent de moines, fondé en 982, par saint Bernard de Menthon. Ces

moins dressent d'énormes chiens, connus sous le nom de *Chiens de Saint-Bernard*, à rechercher les voyageurs surpris par le froid, par les avalanches, par la neige, et à ramener ces voyageurs au couvent, ou, si c'est impossible, à aller chercher du renfort au couvent pour sauver le malheureux.

Le gouvernement français a commis la lourde faute de supprimer le subside accordé de tout temps aux religieux du Saint-Bernard, comme il l'a fait ensuite pour les religieux si méritants aussi du Mont Saint-Michel.

Jimmie Picard

A BATONS ROMPUS

Après les bonbons, les jouets, les souhaits, les embrassades et... les fèves royales, ce qui me rappelle cette devinette : "quelle différence y a-t-il entre les rois et les fèves ?"

?... ?... ?...

C'est que les rois s'en vont en guerre et les fèves en paix... revenons aux affaires sérieuses.

* * *

Les affaires de France paraissent aller fort mal. On dirait que l'aigle impérial a laissé un œuf sur le rocher de Sainte-Hélène.

Si j'en parle, c'est qu'il y a deux ans, j'écrivais dans ce même journal que je ne croyais pas à la sincérité des embrassades du Czar à l'égard de la France. Je disais qu'il dressait le rejeton de celui qui avait brûlé Moscou, pour venir un jour étrangler la République Française. En effet, on l'appelle déjà "le général Bonaparte ;" je crois avoir bien entrevu : qu'arriverait-il, si cela se produisait ?... Probablement, une réunion des quatre empereurs, et pour consolider ce nouveau Bonaparte sur son trône, on ferait la guerre, contre qui ?... *That is the question*, comme a dit Shakespeare. Et devant les lauriers sanglants de la victoire, la France pourrait bien encore crier : "Vive l'Empereur !"

Espérons que ce ne sera pas *l'un pire* de la République.

* * *

Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, car après quarante ans et à mille lieues de distance, j'ai assisté à la répétition d'une scène sacro-comique.

Me trouvant dernièrement dans un charmant petit village, dont l'artistique église se mire coquettement dans les eaux du Saint-Laurent, j'assistai à la messe. Un prêtre, aux allures de cuirassier, monte en chaire. A peine eut-il fait le signe de la croix, que la porte de l'église s'ouvrit avec tapage pour laisser sortir quelques étourdis. Le prêtre les cloua si vertement au pilori de son indignation, que, malgré moi, j'ai pensé tout le temps qu'à duré le sermon à celui que j'ai entendu. Il y a quarante ans, dans une campagne de France.

En voici un fragment :

Oui, mes biens chers frères, saint Jean Chrysostome, surnommé bouche d'or par les Pères de l'Eglise, prétendait qu'un curé était le soleil de sa paroisse, et que ses paroissiens en étaient les étoiles. Mais vous, mes chers frères, je me demande à quelle catégorie d'étoiles vous appartenez. Probablement à la catégorie des étoiles filantes car, chaque fois que je monte en chaire, vous... filez...

Comme ma dévotion avait aussi filé par cette distraction, dont le curé est certainement responsable, j'ai tenu à en faire une confession publique.

* * *

Le Réveil, pour se faire une réclame dont il a besoin, s'est fait l'honneur d'attaquer LE MONDE ILLUSTRÉ.

Il a fort à faire pour arriver à la hauteur de notre cheville, car voici ce qu'on a entendu dans un établis-

sement — *inter pocula* — où les réveillonneurs vont puiser... leur esprit.

— Avez-vous lu *Le Réveil* ?

— Non.

— Vous faites bien.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est un *Réveil* qui endort.

Guillaume P. Labat

LA BELLE JEUNESSE

— Papa, tu m'ennuies, et maman m'ennuie aussi !

Ce propos historique, sorti d'une bouche d'écolier aurait, il y a cinquante ans, valu une paire de soufflets à son auteur ; il y a deux ou trois siècles, l'insolent personnage aurait probablement encouru la malédiction paternelle, si justement redoutée chez les peuples chrétiens ; de nos jours, le père hausse les épaules et dit entre ses dents : Polisson ! la mère pleure un peu, appelle son chéri pour le gronder doucement, câline, et tout est dit. On tâchera désormais de ne plus ennuyer cette importante Majesté.

Ce fait est vrai, et nous pourrions en citer cent autres. La faiblesse de l'éducation a tué le respect dans l'âme des enfants. Il semble qu'un épais bandeau (tous les amours portent donc le leur), soit collé sur les yeux des parents : ils ne voient pas, ils ne veulent pas voir les défauts de leur progéniture, ils craignent de heurter, d'affliger leurs fils en les grondant, en les punissant, et, comme le dit le peuple dans son énergique langage, *ils leur coupent le cou*.

Hélas ! cette dure parole est l'expression de la dure vérité. Que deviennent ces enfants, ces fils tant chéris, tant ménagés, auxquels on n'a jamais osé dire, à celui-ci qu'il était paresseux, on menteur ou gourmand ; à celui-là qu'il était colère, envieux, méchant pour ses frères, dur pour ses inférieurs ? Le paresseux devient un *cancre* au collège et dans la vie un incapable ; le menteur compliquera ses affaires et perdra ses affections par son manque de véracité ; le gourmand pourra descendre très bas à la suite du troupeau d'Epicure et sacrifier temps, argent, réputation, à des appétits matériels ; l'homme colère aura des querelles dans toutes les situations ; le jaloux, l'envieux, rendra malheureux son entourage et sera abreuvé lui-même d'un venin néfaste, d'un poison mortel au repos et au bonheur de la vie ; le vaniteux se rendra ridicule et l'orgueilleux souffrira cruellement.

A qui la faute ? N'est-ce pas à ceux qui ont laissé grandir les mauvais germes, à ces mères faibles et follement tendres, à ces pères plus soucieux de la fortune que du caractère de leurs enfants ? L'enfant a une nature indolente, on trouve pénible de le rappeler sans cesse à son devoir et de stimuler cette intelligence qui veut rester engourdie : la petite mère laisse couler le flot, plaint et drolote le jeune garçon qu'un sage professeur a grondé et s'étonne, s'indigne lorsqu'il échoue aux vulgaires examens du baccalauréat ou autres. Il ment pour s'excuser : dans l'ancien temps, on l'eût corrigé vertement, aujourd'hui, la petite mère protège son bien-aimé contre la colère paternelle, elle intervient, elle excuse, elle justifie, et trop souvent, lorsque le petit garçon est devenu un homme, elle cache ses folies et abrite ses mensonges derrière ses propres dissimulations.

La gourmandise ! pas n'est besoin de dire combien on l'excite : comme à table on enseigne à l'enfant à faire grand cas des bons morceaux, à aimer la bonne chère et à mépriser les habitudes simples ! J'ai vu des enfants de sept ans qui, grâce aux leçons de leur père, distinguaient le vin de Bourgogne des crus de Bordeaux et les appréciaient tour à tour.

L'enfant colère : il est si vif, si sensible ! ses fureurs ne sont que des enfantillages qui se passeront quand l'âge viendra. En êtes-vous bien sûr ? Ce dont je suis certaine, c'est que les parents trop mous, trop faibles, qui dissimulent les défauts de leurs enfants pour

n'avoir pas à les corriger, seront les premiers à en souffrir, et bien cruellement !

En abolissant, en quelque sorte, le sens moral de leurs fils, ils ont aboli en même temps ces deux sentiments, tribut légitime de l'enfant à son père—l'amour et le respect. Il est bien démontré par l'expérience que rien n'est plus ingrat que les enfants gâtés : les plus douces condescendances, les plus folles gâteries, le plus aveugle dévouement n'obtient pas l'amour, encore moins le respect.

Le respect ! pierre angulaire des familles, de la société, à qui l'accorde-t-on aujourd'hui ? Respecte-t-on Dieu, la souveraine Puissance, la souveraine Bonté ? Vous savez comment il est traité par une science ivre d'elle-même et qui se prend pour le point de départ de la création ; vous savez combien d'hommes suivent ces errements, et avec quel empressement la pauvre jeunesse s'efforce de nier Dieu ; comme le dit l'Apôtre, *elle ne veut pas croire de peur de devoir bien agir*. Voyez, du bas en haut de l'échelle, le flot montant de l'impiété et de la négation : on ne croit pas en Dieu, on l'outrage, on le blasphème ; les hommes croyants, dans le peuple, sont une rare exception ; les classes élevées en comptent un grand nombre, mais qu'est-ce auprès de la multitude des impies ? On nie Dieu, principe de toute autorité, et par conséquent, on a cessé de respecter la loi, la morale, la paternité.

Comment vos enfants chéris vous traitent-ils, mères idolâtres ? Quels égards ? quelles douces paroles ? quelles respectueuses prévenances ? Les larmes que vous versez auprès de votre foyer qu'ils désertent disent le sort qui vous est fait. Vous n'avez pas su les corriger, les amender et maintenant, dans la fougue de leur jeunesse, ils vous quittent, ils cherchent ce que vous leur avez fait connaître dès leur naissance, la satisfaction complète de leurs goûts et de leurs passions : ils s'inquiètent peu de vos larmes ! et votre mollesse, tournant contre vous-mêmes, a dirigé la pointe acérée qui perce votre cœur. On n'a appris à ce jeune homme aucun respect, pourquoi vous respecterait-il ? On ne lui a enseigné aucun effort sur son caractère et ses penchants, pourquoi vous ferait-il des sacrifices ? Il est conséquent, sa conduite concorde avec l'éducation qu'il a reçue !

Notre voix sera sans doute une voix perdue dans le désert, l'idolâtrie suivra son cours, mais nous aurons du moins protesté contre des abus, aussi funestes aux jeunes générations qu'à la famille tout entière. Le respect envers Dieu et envers l'autorité paternelle serait certainement pour la société le meilleur rempart contre le péril des révolutions qui la menacent.

MATHILDE BOURDON.

UN MASSACRE AU CONGO

(Voir gravure)

Vers la fin de septembre, quatre agents de la Société belge pour le commerce au Congo, MM. Bodart, Gysens, Ceulemans et Kessels, tombèrent dans une embuscade, à Dundu-Sana, et furent faits prisonniers par la tribu des Budja, dont la férocité est connue de tous les explorateurs du Congo.

Les quatre malheureux furent attachés à des arbres et à des poteaux, horriblement suppliciés, puis dépecés et mangés par les sauvages.

Où a su les détails de cet horrible massacre par un des soldats qui accompagnaient ces infortunés et qui put prendre la fuite.

Une dépêche de M. Fuchs, vice-gouverneur du Congo belge, a confirmé l'horrible récit.

Des soldats ayant été envoyés pour châtier les Budja furent à leur tour faits prisonniers et l'on suppose qu'ils ont subi le même sort que MM. Bodart, Gysens, Ceulemans et Kessels.

On a pu capturer un des chefs de la tribu des cannibales, qui portait à sa ceinture, en guise de trophée, les doigts de l'une des victimes.

Le vice-gouverneur du Congo annonce que deux cents hommes, sous le commandement du capitaine Lothaire, ont reçu l'ordre de marcher contre la tribu des Budja.

POUR QUELQUES INSTANTS D'OUBLI

" Exprès pour vous."

Depuis deux mois que Juanita avait épousé Gaston de Lévy, il semblait qu'aucun nuage ne devait obscurcir le ciel de leur bonheur... Comme le gai soleil du printemps, qui brille tout un jour, dans l'azur du firmament, ainsi la joie la plus pure avait jeté ses

rayons sur ces deux êtres devant qui s'ouvrait la vie pleine d'illusions et de roses. Mais quand le printemps a fui à tire-d'aile, que l'automne a passé comme une ombre, l'hiver vient, froid, cruel, avec ses neiges et ses frimas. Oh ! que souvent dans la vie, le printemps fuit, l'automne passe, et l'hiver demeure toujours !

Mais pour Juanita, il semblait que c'était le prin-

temps qui dure, le printemps qui réjouit : elle ne croyait pas que peut-être un jour, ses illusions tomberaient comme la feuille d'automne, elle ne croyait pas que peut-être les roses s'effeuilleraient entre ses doigts, avant que son âme en eût savouré les parfums.

Par ce soir de la mi-décembre, l'hiver se faisait plus froid. Le vent glacial soufflait plus fort. C'était bien l'hiver. C'était bien décembre. Dans son jol



BEAUX-ARTS. — CHIENS DU MONT SAINT-BERNARD

Bas-relief de M. Hector Lemire

boudoir rose, Juanita lisait les dernières pages d'une petite brochure, tandis que Gaston, rêveur, se promenait lentement : tout-à-coup, il s'approche de Juanita, met un baiser sur son front, et plongeant son regard dans ses grands yeux noirs, il chuchote tout bas :

— Dis, ma chère, pourquoi ne viens-tu pas ce soir à l'Emporium ? Les courses t'amuseront, et tu me ferais tant plaisir !

— Oh ! Que m'importent les courses à moi ? mais pour te plaire, Gaston, j'irai et je serai heureuse ; vois, je ne finirai même pas les dernières pages de mon livre : je laisse l'héroïne à moitié mourante et délaissée pour quelques instants par son mari, qui l'aime pourtant beaucoup.

Blottie dans le fond de sa voiture, chaudement enveloppée dans la fourrure de sa mantille, Juanita suit

d'un oeil distrait les patineurs qui volent sur la glace plutôt qu'ils ne courent. Que lui importe, à elle, le vainqueur et les intérêts de la course ? N'est-elle pas venue pour Gaston, pour Gaston seul ?

La course est finie. Le vainqueur est acclamé. On l'applaudit. C'est l'ami intime de Gaston de Lévy.

— Attends-moi un instant, ma Juanita, j's vais serrer la main du vainqueur et je reviens.

Une à une les voitures disparaissent, les piétons, fatigués, s'éloignent les uns après les autres, et bientôt c'est la solitude, le calme de la nuit et de tout le bruit de cette victoire, il ne reste plus rien, rien que l'écho qui, demain, jettera un dernier cri dans les journaux de la ville.

Sous les pâles rayons de la lumière qui meurt, sur la route blanche de neige, on voit se profiler l'ombre d'une voiture. C'est Juanita qui attend encore, qui attend toujours ; les instants ont passé, et Gaston ne revient pas.

Pour la première fois, depuis que Juanita avait épousé Gaston de Lévy, elle sentit l'aile du malheur effleurer son âme, elle crut que le printemps ne dure pas toujours et que la vie a plus d'amertume que de douceur ! Oh ! que son cœur se serre et que son âme est souffrante dans ces moments d'oubli, cette heure d'abandon !

Enfin, Gaston arrive. Juanita, toujours blottie dans le fond de sa voiture, attend encore.

— Oh ! ma chère, ai-je été trop longtemps ? Tu ne sais pas ce que c'est que le bruit d'une victoire et tu ignores le temps qu'il m'a fallu pour arriver jusqu'au vainqueur ! Mais je l'ai vu, je l'ai applaudi. Ma Juanita, tu ne me réponds pas, tu ne me regardes même pas : qu'as-tu donc ?

Juanita fixait ses grands yeux noirs dans le vide.

— Je n'ai rien. J'ai froid. Cette heure passée seule a été longue !

Avez-vous vu, au printemps, ces petites fleurs qu'un rayon de soleil a fait ouvrir ? Il semble qu'elles vont vivre longtemps, et peut-on voir une ombre de mort dans les couleurs chatoyantes de leur corolle, peut-on entendre un dernier soupir dans les parfums si doux qu'elles exhalent ?

Mais un soir, la brise se fait plus froide, on dirait que l'hiver, jaloux, veut revenir et effacer les premiers vestiges du printemps : et la nuit, dans l'ombre, la froide gelée a couché les petites fleurs, la mort leur a donné son baiser perfide.

Elles ne mourront pas aux premiers rayons de l'aurore, mais elle ne se relèveront pas. C'est en vain que le soleil enverra ses plus chauds rayons sur leur corolle pâlie ; c'est en vain que la rosée du matin jettera ses perles sur leur front, elles ne sentiront plus la chaleur d'un rayon ni la fraîcheur d'une goutte de rosée !

Le lendemain des courses, Juanita ne s'était pas relevée. Tout d'abord, Gaston avait cru que ce serait vite passé. Mais trop tôt il comprit que Juanita ne reviendrait pas, trop tôt il comprit que, comme ces petites fleurs, elle avait senti la froide étreinte de la mort serrer son cœur.

Le pauvre Gaston aurait voulu payer de sa vie cette heure passée loin de Juanita, ces instants donnés au vainqueur de la course. Mais il était trop tard. Chaque jour amenait chez la jeune malade un affaiblissement de plus en plus sensible, ses beaux yeux noirs semblaient toujours si tristes.

Il est si dur de mourir quand on a vingt ans, quand les premiers rayons de bonheur viennent de jeter sur le chemin de la vie, une ombre que nul nuage n'est venu effacer ! Il est si dur de mourir quand on aime !

C'était par un soir de mars ; Juanita avait appelé Gaston :

— Dis, te souviens-tu, il y a trois mois, ce soir où tu me demandais de t'accompagner aux courses ? et je laissais pour t'y suivre, un roman que je n'ai pas fini. L'héroïne était à moitié mourante. De grâce, finis-moi ce livre !

Quelques instants plus tard, Gaston, des larmes dans la voix, lisait pour sa femme, les derniers mots de la petite brochure.

— Germaine de Kerzerac était morte à la fleur de l'âge, frappée sans pitié, dans une heure d'abandon, par la mort cruelle, la mort qui n'avait épargné ni sa jeunesse, ni sa beauté !

Gaston, la tête penchée, sanglotait amèrement. Il revoyait là l'image de Juanita, l'image de son bonheur qui allait mourir ! Oh ! oui, la pauvre Juanita, en mourant à la vie, allait emporter le cœur de celui qui mourait au bonheur !

Quand Gaston de Lévy releva la tête, Juanita avait fermé ses beaux yeux noirs, ses joues étaient de nacre. Avec quel désespoir il saisit sa main glacée, avec quelle fiévreuse anxiété, il porta son oreille sur son cœur... Nul battement ne se faisait entendre...

Comme Germaine de Kerzerac, à la fleur de l'âge, dans une heure d'abandon, la mort l'avait frappée du bout de son glaive, et pour quelques instants d'oubli Gaston de Lévy avait perdu son bonheur !

Juanita n'était plus, Juanita était morte. Les fleurs meurent si doucement !...

Louvette de Valmont

A PROPOS DE MARIAGE

On prétend que le mariage fait grève et que les jeunes gens reculent devant les charges que leur apporteraient une femme. Certes, à consulter les affiches des mairies, où les publications se lisent en nombre considérable chaque semaine, on ne peut croire que la jeunesse française soit aussi complètement dépourvue de courage, puisque d'après certaines personnes il faut de la bravoure pour se laisser aimer, soigner et dorloter par une jeune femme aimable et timide, remplie du désir de bien faire comme la généralité des jeunes mariées.

D'autres disent aussi (ce sont des parents, naturellement) que la jeune fille moderne répugne au mariage, qu'elle préfère si elle sait gagner sa vie, vivre indépendante et, si elle a une dot, ne pas l'exposer à disparaître dans des spéculations malheureuses ou la voir servir à payer les dettes d'un mari de mauvaises mœurs.

Si on faisait un plébiscite et que les jeunes filles fussent vraiment sincères, il en est peu ou pas qui préféreraient cet état de vieille fille soignée de de son bien à celui de femme mariée, même exploitée et méconnue. Et elles auraient raison. La vie est longue, et, quoi qu'on dise, tout s'arrange, surtout lorsqu'on apporte dans la conduite de ses affaires une certaine logique, accompagnée de beaucoup d'énergie. Il faut donc compter d'abord sur soi-même et un peu sur les autres, sans parler du hasard qui est un grand maître.

Je conseillerais donc, sans hésiter, à toutes les jeunes filles qui me lisent, de choisir le second entre ces deux partis : vivre en vieille fille égoïste ou devenir une mère de famille besogneuse. Les femmes possèdent en elles-mêmes des ardeurs de dévouement qui les poussent au sacrifice, et je pourrais citer plusieurs vieilles filles de mes amies qui, après avoir reculé devant les charges et les ennuis du mariage, sont devenues la proie de neveux, de cousins et étrangers, près desquels elles vont chercher l'affection qui leur manque et un semblant de maternité en se dévouant à des petits qui ne leur sont rien.

Du temps de ma grand-mère, on ne faisait pas tant de calculs. On se mariait quand on s'aimait et lorsqu'un temps raisonnable de fréquentation vous avait prouvé qu'on pouvait s'accorder comme caractère. Pour avoir de l'argent, on comptait sur le travail du mari, et pour l'épargne sur l'ordre et l'économie de la femme. On ne changeait pas de toilettes tous les mois. Les étoffes coûtaient davantage, on les transformait tant qu'elles duraient, on faisait moins bonne chère et personne n'aurait songé à changer son mobilier tous les cinq ans, ainsi que cela se fait maintenant.

Aussi, Mesdemoiselles, n'hésitez pas. Si vous trouvez un époux vous offrant une position très modeste et des garanties morales, épousez-le. La protection du bon Dieu et vos qualités personnelles établiront le budget. Croyez-moi, rien ne remplace la vie de foyer, basée sur l'affection du mari et de la femme.

Quand les boeufs vont deux à deux,
Le labourage va mieux

comme on chante dans *Richard Cœur-de-Lion*.

Puis, si vous n'avez pas éprouvé pour votre mari cette amitié sincère et confiante qui fait tout supporter, vous aurez l'amour maternel, et, pour aller plus loin, en supposant que cette espérance vous manque, vous

auriez la consolation du devoir accompli et la conscience d'avoir compris la vie comme toute femme doit la comprendre.

A mon avis, la plupart des jeunes filles ne se rendent aucun compte de ce qui les attend plus tard. Elles espèrent un prince Charmant qui doit leur apporter tout ce que la vie peut offrir de satisfactions de tout ordre et déposer à leurs pieds les trésors de Golconde.

Le mariage riche, voilà leur objectif. Elle ne se disent pas que l'argent peut disparaître et que rien ne vaut la petite fortune édifiée ensemble, à deux en bons associés, la main dans la main.

On reproche avec raison aux jeunes gens de ne plus se marier. Cependant il en est beaucoup qui se marieraient avec joie et qui n'osent pas demander certaines jeunes filles, parce qu'ils n'ont rien et que ces jeunes filles ont une petite dot ou des espérances. Puis un des motifs qui éloignent les jeunes gens du mariage est l'étalage que font les mamans des talents de leurs filles. Aussitôt qu'un jeune homme est soupçonné susceptible de devenir un prétendant, on évite de parler de choses terre à terre. On lui joue des morceaux de piano interminables, on lui chante des mélodies de Massenet et de Greig, on lui fait admirer des aquarelles. Tout cela ne lui dit pas si ses chemises auront des boutons et si sa femme sait faire la cuisine, car soyez persuadées, Mesdemoiselles, que même avec une dot considérable, une instruction moderne, une éducation soignée et des talents d'agrément de premier ordre, une femme n'est complète que lorsqu'elle y ajoute des aptitudes de bonne ménagère.

Voici à ce sujet deux anecdotes. La première est connue.

Lorsque Napoléon Ier laissa deviner son intention de répudier Joséphine, toutes les dames en possession de filles à marier sentirent naître la secrète ambition de voir le choix de l'empereur se fixer sur elles.

Les grandes dames de l'ancien régime, surtout, n'auraient pas dédaigné cette faveur. Aussi la duchesse de... rencontrant Napoléon à l'un des grands bals de la cour, se mit à lui vanter la beauté de sa fille, ses talents, etc." Ah ! sire, elle danse à ravir, chante en perfection, peint des miniatures, marche comme une déesse, son nez a la pureté antique, ses yeux l'éclat des diamants...

— Sait-elle coudre ? Madame, interrompit l'empereur. Et devant l'air ahuri de la duchesse, il tourna les talons.

L'autre historiette est arrivée dans ma famille. Un jeune homme peu riche désirait une jeune fille de beaucoup de talents. Les parents passaient pour riches et n'avaient rien. On se donnait une peine énorme pour cacher la situation. Les dames faisaient le ménage, le marché, des savonnages et leurs robes pour soulager l'unique servante, ce qui ne les empêchait pas de paraître dans leur salon en grande toilette et d'aller dans le monde où la jeune personne charmait les assistants par son talent de musicienne. Or, un matin, le jeune homme ayant une lettre à remettre de la part de sa mère monte quatre à quatre l'escalier des dames dont il est question, et trouve la porte entr'ouverte. Il allait sonner lorsqu'il aperçut la fille à genoux un mouchoir sur la tête, des vieux gants aux mains, un tablier de cuisine sur son peignoir, en train d'astiquer des cuivres. Sa mère, près d'elle dans le même costume écrivait la dépense. — "Comment, disait-elle tu n'as payé cette grosse sole que 40 cents ? — Les marchandes m'aiment bien, répondit la jeune fille, et elles me font des prix spéciaux."

Le jeune homme redescendit, donna la lettre à la concierge et retourna chez lui prier sa mère de faire immédiatement le demande en mariage. Ceci n'est pas un conte. Les deux héros vivent toujours, sont très heureux et s'aiment comme au premier jour. Ils sont dans une jolie aisance et souvent l'heureux époux dit à sa fille : "Dire que sans cette circonstance j'aurais passé à côté du bonheur."

Combien parmi vous, Mesdemoiselles, en est-il qui dissimulent leurs qualités pratiques, pour jeter de la poudre aux yeux et combien de jeunes gens passent ainsi à côté du bonheur !

BLANCHE DE GÉRY.

ELEGIE

A J.-B. LAMARCHE, M.D., A LA MÉMOIRE DE SON FILS

*Je l'ai connu cet enfant que tu pleures :
Nous avions fait nos études meilleures, (1)
En unissant nos pénibles travaux,
Sur les longs bancs qui nous virent rivaux,
Je l'ai connu, ce médecin, mon confrère,
Ce bon ami, ce conseiller, ce père.
Et je comprends tu terrible douleur
Quand un deuil prompt vient te ravir ton cœur.
Je l'ai connu cet enfant que tu pleures,
Nous avions fait nos études meilleures.*

*Quand tous les soirs, en invoquant les Cieux
Tous mes amis paraissent sous mes yeux ;
Trois maintenant, disparus de la vie, (2)
Sont devenus des anges que je prie.
Quand je me sens délaissé, seul, debout,
Oui, oui, je pleure et je pleure beaucoup.
Seul, plus que moi, docteur, tu vis sur terre,
Tu perds ton fils, ton confident confrère.
Quand tous les soirs, priant, je parle aux Cieux
Ton fils chéri m'apparaît sous les yeux.*

*Je l'ai connu ce médecin modèle
Jusqu'à la mort, à son devoir fidèle.
Jeune victime, à l'assaut de l'honneur,
Aux cieux trop tôt, il a porté son cœur.
Que la douleur, docteur, doit être amère !
Mais que ton âme en son bonheur espère,
Quand Amédée, au plaisir de savoir
Meurt à son poste et sourit au devoir.
Je l'ai connu ce médecin modèle
Jusqu'à la mort, à son devoir fidèle.*

*Père affligé, cesse tes tristes pleurs :
Ton enfant part pour demeurer ailleurs,
Il a vécu parmi les siens sur terre,
Ne t'a laissé que pour changer de père.
Il vit plus haut où tous n'abordent pas
Et pour sa vie a cherché le trépas.
Sèche tes yeux et ta paupière humide,
Sous d'autres cieux ton fils sera ton guide.
Père affligé cesse tes tristes pleurs,
Ton enfant part pour demeurer ailleurs.*

*Ton fils n'est plus, il a quitté la terre ;
Au champ d'honneur, il a clos sa paupière.
Je le revois dans un rêve de deuil,
Me parlant bas, du fond de son cercueil :
" Cours à mon père, étanche donc ses larmes,
" Ami, dis-lui qu'il cesse ses alarmes :
" Je suis au ciel et me souviens de lui,"
Puis je le vois s'effacer dans la nuit.
Ton fils n'est plus, il a quitté la terre,
Au champ d'honneur, il a clos sa paupière.*

JEAN CANADIEN.

L'ATTENTE

A M. Firmin Picard

L'air est devenu suffocant, et les quelques saules qui bordent la lande sont à peine agités.

La surface de la mer est d'un calme effrayant et au-dessus planent des nuées de mouettes et de goélands.

Au loin, des voiles pointent à l'horizon : ce sont des pêcheurs qui, redoutant l'orage, se dirigent précipitamment du large vers la côte.

Tous les marins d'Ouessant, à l'exception de Mathurin Kersain, étaient rentrés dans leurs foyers lorsque la tempête se déchaîna avec violence.

Les cataractes du ciel s'ouvrirent, et des torrents d'eau inondèrent la terre.

Les éclairs se succédaient rapides dans le firmament en feu, tandis que la foudre courait avec fracas dans la voûte ébranlée.

Les vagues écumantes déferlaient avec violence sur la plage rocailleuse, et les galets s'entre-choquaient avec fureur.

Sur le haut d'une falaise, au pied du calvaire, une femme, une mère, se tient debout, un enfant endormi dans les bras. Ses cheveux tombent en désordre sur ses épaules, et la pluie, poussée par le vent, lui fouette le visage.

Défaillante et brisée par l'émotion, elle se laisse

(1) L'auteur avait fondé avec le Dr Amédée Lamarque, l'Association Médicale des E.E.M. de l'Université Laval à Montréal (1894-95).

(2) Drs Lamarque, Gaucher et Berthiaume.

tomber à genoux, sanglotant, conjurant le Christ en croix de lui rendre son mari sain et sauf. Son fils, réveillé par ses sanglots, a échappé à l'étreinte maternelle ; insouciant de tout danger, il joue avec des débris de coquillages.

Enfin, au milieu du bruit de la houle et des rafales, une voix plus douce que le dernier chant du cygne s'élève :

Vierge de bonne nouvelle,
Gardez bien les matelots,
Et protégez leur nacelle
Contre la fureur des flots.

A peine entend-elle, que la jeune mère, comme mue par un ressort, se lève et, chancelante, descend sur la berge.

—Mathurin ! Mathurin ! est-ce toi, s'écrie-t-elle incertaine.

Le doux nom seul résonne sous les roulements du tonnerre au travers des clameurs du vent.

Un objet noir se présente à sa vue : redoutant quelque malheur, elle se dirige vers cet objet.

Le compagnon de sa vie, celui à qui elle avait donné son cœur, était là, étendu sur la grève, le visage blême, couvert de boue, les yeux renfoncés dans leurs orbites.

La pauvre mère se précipite sur le corps inanimé, le lave avec des précautions infinies, lui tient les propos les plus tendres, essaye de lui insuffler la vie : vains efforts, la vie ne revient pas !

—O Vierge, qui me l'avez fait retrouver, rendez-lui son âme, écoutez ma prière !

Elle redouble ses tentatives.

Enfin, un soupir, un battement de cœur... est-il donc sauvé ?...

* *

Ce soir-là, dans la chaumière de Mathurin Kersain, il y eut grande joie, vous pouvez le croire. Et d'humbles actions de grâces à la douce Etoile des mers, qui protège toujours ses enfants fidèles, ses bons matelots.

L.-P. MICHELIN.

PROGRÈS DE L'ART MUSICAL

Mme Nilca dans sa deuxième conférence traitant de l'école allemande, a présenté une étude très intéressante des maîtres classiques qui ont illustré cette école depuis le 15^e siècle, comprenant Haendel, Bach, Haydn, Mozart, Beethoven, etc., jusqu'à Wagner qui a couronné cette phalange de grands compositeurs en accentuant de sa note originale, sa conception artistique toute différente de celle des classiques qui l'ont précédé. Mme Nilca avait réuni la société la plus choisie de Montréal, qui lui a fait l'accueil le plus flatteur.

L'artiste engagé pour cette séance était Herr Heinrich Meyn, qui a le sentiment très classique et a montré une jolie qualité de son dans la petite romance de Mendelssohn, qui n'est malheureusement comme composition qu'une copie d'un des préludes de Bach.



M. HEER HENRICH MEYN

Dans le fameux air des noces de Figaro, j'ai trouvé sa voix flexible, son articulation très bonne et l'interprétation de la musique de Mozart, agréable quoiqu'un peu différente de la tradition allemande qui est la seule à suivre. Dans le grand air de Tannhauser,

Herr Heinrich Meyn s'est révélé non seulement comme un chanteur de premier ordre, mais comme parfait interprète de l'école Wagnerienne. La largeur de son style, tout en gardant la parfaite homogénéité du son dans les passages les plus difficiles de cet air, dessinait de la façon la plus précise la magistrale ampleur de cette conception musicale du grand maître allemand.

Né à Hambourg, élève du professeur Stockhausen, qui fait autorité dans toute l'Allemagne, protégé de maîtres non moins célèbres tels que : Hans de Bulow et Félix Mottl, Heinrich Meyn parvint rapidement à prendre rang parmi les chanteurs de mérite. Sa voix d'un timbre métallique, chaude et assez forte pour se déployer dans une grande salle, vibre avec charme et lui a valu d'heureux débuts à Boston et à New-York. Cette soirée a été le plus brillant succès artistique que Montréal ait eu depuis longtemps, par l'importance du programme et les nombreux rappels de l'auditoire.

La troisième séance, affectée à l'école russe, aura lieu le 14 février prochain ; l'interprète des compositeurs de cette école sera le ténor du théâtre impérial de Saint-Petersbourg, qui fait en ce moment une tournée en Amérique.

LES TROMBES MARINES

(Voir gravure)

On se fait quelquefois une idée un peu exagérée des trombes marines, et on les représente comme des météores d'une violence extraordinaire, capables d'engloutir ou de broyer les plus gros navires en un court espace de temps. C'est que l'on est porté à confondre les trombes proprement dites avec les cyclones, ouragans, tourbillons, tornados, qui en diffèrent surtout par l'intensité des effets.

La trombe se présente sous la forme d'un immense cône d'air et de vapeurs, dont la pointe est tournée vers le bas. Au-dessous, l'eau de la mer s'élève en bouillonnant, et quelquefois elle prend de son côté la forme d'un cône, mais plus petit ; dans ce cas, l'aspect du phénomène est celui de deux cônes, aëriiformes et liquides, se touchant par leurs sommets.

Une trombe prend toujours naissance au bas d'un nuage très dense. L'amiral Mouchez dit que la trombe n'est autre chose que l'appendice du nuage et ne semble pouvoir se former que dans un calme plat ou avec une brise très faible ; elle est immédiatement dissipée par un vent modéré. Les trombes que l'amiral Mouchez a été à même d'observer se sont toutes produites dans ces conditions.

“ On voit se former, dit-il, près de la partie inférieure du nuage, une protubérance qui descend lentement vers la mer et prend bientôt la forme d'une colonne ou tube, qui reste verticale si le calme est absolu et s'ondule légèrement s'il existe quelque souffle de brise.” Quelquefois, au lieu d'un tube unique, il y en a deux ou trois emboîtés les uns dans les autres. Plusieurs trombes peuvent aussi descendre d'un même nuage.

M. Mouchez n'a jamais vu les trombes accompagnées d'éclairs ou de tonnerre. Si la pluie les précède rarement, elle les suit presque toujours, mais ces deux météores n'existent jamais ensemble. La trombe est un phénomène local dont l'existence est généralement éphémère. Une trombe dure de six à vingt minutes et la hauteur des vagues de la mer soulevées par elle ne va pas à trois pieds. D'après M. Mouchez, c'est un phénomène peu redoutable, malgré la frayeur qu'il cause ordinairement, et le navire qui passerait au travers d'une trombe n'éprouverait d'autre inconvénient que celui de recevoir une forte douche d'eau ou de vapeur.

Il n'y a pas d'aspiration des eaux par la trombe, comme pourrait le faire croire la surélévation des flots ; celle-ci est plutôt la conséquence de l'affouillement de la surface de la mer par le tourbillon. L'eau des trombes n'est jamais salée, ce qui prouve bien qu'elles sont formées de vapeurs condensées et non de l'eau de mer élevée par aspiration.



LES TROMBES MARINES. — UNE TROMBE DANS LA MER DU NORD

On a pensé longtemps que les trombes marines, aussi bien que les trombes terrestres, pouvaient être dues à la fois à une action mécanique et à une action électrique. Lorsque des nuages chargés d'électricité, et souvent accumulés en masses énormes, viennent concourir aux perturbations atmosphériques, ils agissent, disait-on, avec des forces qui leur sont propres, et ajoutent de puissantes influences d'attraction et de répulsion aux violentes impulsions de l'air. C'est ainsi que l'on considérait les trombes comme le résultat d'une transformation de ces nuages électriques.

Cette opinion est abandonnée aujourd'hui, surtout depuis les travaux de M. Faye qui tendent à écarter dans la plupart des cas l'hypothèse de causes électriques. Les trombes sont, comme les cyclones et ouragans, des mouvements giratoires de l'air; elles diffèrent seulement des autres perturbations atmosphériques en ce qu'elle se produisent sur un espace restreint et avec moins d'intensité.

On sait mieux aujourd'hui ce que sont les tempêtes tourbillonnaires. Aujourd'hui on sait parfaitement que toutes les tempêtes, qu'on les appelle cyclones, tempêtes, typhons, ouragans, etc., présentent des caractères identiques; elles sont constituées par une masse d'air considérable, animées d'un mouvement de rotation rapide autour d'un axe à peu près vertical. Cet axe se déplace lui-même plus ou moins rapidement. Les trombes sont dues, elles aussi, à la rotation d'une masse d'air autour d'un axe vertical, mais alors le phénomène affecte des dimensions moindres.

Les ouragans, dit M. Faye, tournent sur eux-mêmes comme les trombes, et les trombes marchent avec rapidité comme les ouragans, ou plutôt, ouragans et trombes sont, au point de vue mécanique, un seul et même phénomène, sans autre différence que les dimensions. Nous savons aujourd'hui que les ouragans, grands mouvements tournants de l'atmosphère, sont animés d'un double mouvement de giration et de translation, comme les tempêtes, comme les typhons, comme les tornados, sans exception. Ces tourbillons prennent naissance dans les courants supérieurs de l'atmosphère, et ils sont tous descendants. Lorsque la force vive qu'ils emmagasinent, en haut dans leur vaste embouchure, est suffisante, ils descendent jusqu'à ce qu'ils soient arrêtés par l'obstacle du sol. Là, ils épuisent cette force vive en agissant sur les obstacles du sol à la manière d'un outil horizontalement emmanché au bout d'un axe vertical tournant à grande vitesse.

Les nombreuses descriptions qui ont été données

des trombes marines, par ceux qui ont été à même de les observer, montrent qu'elles se présentent avec des caractères à peu près constants. Notre gravure en reproduit une qui s'est formée en 1898, dans la mer du Nord, près de l'île de Borkum, vis-à-vis de la côte de Frise. C'était le 26 juillet, à midi; le soleil rayonnait. Tout à coup des masses de nuages épais s'élevèrent au sud-ouest, sur la côte de Hollande; le tonnerre grondait au loin. On vit alors sur un point la mer se couvrir d'écume et tourbillonner, puis il se forma une colonne d'eau qui mit le nuage à la surface des flots; à côté, une seconde trombe prit à son tour naissance, mais elle était moins haute que la précédente.

Pour citer un exemple, nous mentionnerons les six trombes marines qui ont été vues à San-Remo le 18 janvier 1885, à dix heures quarante-cinq minutes du matin: "Trois sont restées incomplètes, tandis que les autres se sont suspendues entre les nuages et la mer, une dizaine de minutes, chacune, comme d'énormes serpents, leur queue battant les flots. La mer était calme, mais d'un pourpre vert menaçant. Le tuyau de l'une des trombes avait un diamètre de près de 20 verges et son extrémité se perdait dans les nues à une élévation de plus de 3.000 verges; comme la trombe était inclinée, le tuyau avait en réalité une longueur de plus de d'une lieue.

GUSTAVE REGELSPERGER.

DEUIL D'ANGES

A Blanche-Yvonne M..., Louiseville.

Dans le hameau, tout est tranquille,
Tout dort encore dans le lointain;
Et moi seul, je n'ai plus d'asile.
Pourquoi, mon Dieu, suis-je orphelin? XXX.

Ta blonde maman, mignonne, elle est partie, au ciel... mais il ne faut pas pleurer, tu sais quand on a le cœur pur comme toi, le ciel n'est pas loin...

Et puis, c'est le jour de Noël qu'elle est partie, avec le petit Jésus qui la conduisait par la main... Tu dormais, tu n'as pu les voir, mais en passant, ils ont baisé ton front, elle et lui...

Ecoute, mignonne, ta blonde maman cause avec le petit Jésus, écoute... Mais non! Tu ne les entends pas, il y a trop de bruit sur la terre, et pourtant quand on a le cœur pur comme toi, le ciel n'est pas loin...

"Doux petit Jésus, si joli dans votre crèche, voulez-

vous être l'ami de mes trois petits enfants? Ils étaient bien gentils, ils aimaient bien leur blonde maman, et maintenant, ils vont être bien tristes sur la terre, les orphelins!... Doux petit Jésus, daignez, je vous prie, consoler de mon départ, Blanche, Yvonne et Petit-Louis, et faire sourire, dans son berceau, Marie-Annette, ma toute petite. Veillez sur eux, s'ils tremblent; s'ils chancellent, tendez-leur votre divine menotte, ils sont si faibles, les chéris... Donnez-leur du bonheur, ménagez-leur les épreuves... ils commencent bien jeunes à souffrir, que leur vie soit semblable à ces jours de printemps qui sont d'autant plus brillants et embaumés qu'ils ont été plus nébuleux au matin. Soyez le petit ami de mes orphelins, doux enfant!..."

Et Jésus penche sa jolie tête bouclée en signe d'assentiment.

Et c'est pourquoi, encore, il ne faut pas pleurer, mignonne, pour ne point attrister ton divin petit ami et pour faire sourire ta blonde maman, du haut du ciel — si près quand on a le cœur pur comme toi...

MOQUITA.

Montréal, 1898.

LE ROI ET SES TROIS FILS

Un roi avait trois fils grands, et pensait à choisir un d'entre eux pour son successeur.

Ce roi aimait beaucoup son peuple, et en était aussi beaucoup aimé.

Son royaume n'était pas héréditaire, il dépendait de lui de choisir entre ses enfants celui qu'il préparait pour lui succéder.

Il aurait bien voulu connaître à fond le caractère de ses trois enfants; mais tous les trois témoignaient en sa présence le même respect pour lui et le même désir de rendre les peuples heureux.

Il s'avisa d'un stratagème pour découvrir leurs véritables inclinations.

Il avait une ménagerie dans laquelle il nourrissait des animaux de toute espèce.

Les enfants allaient souvent les voir et s'en amuser.

Il leur dit un jour:

— Mes enfants, je veux vous faire un présent qui soit conforme à votre goût; vous allez souvent à ma ménagerie, demandez-moi l'animal qui vous plaît le plus, et je vous le donnerai.

— Mon père, dit l'aîné, il y a un chien que j'aime bien; dès que j'arrive, il vient me caresser, il devine tout ce que je désire, et fait tout ce qu'il sait devoir me plaire.

— Je vous le donne, mon fils, reprit le roi; cependant, je vous avertis de vous défier des flatteurs, qui seront souples à toutes vos volontés.

— Et moi, mon père, dit le second prince, j'aime un singe plus que tous les autres animaux; il fait des grimaces et des tours de passe-passe qui me font rire à gorge déployée. Il a le talent de m'amuser plus que tout le reste de la ménagerie.

— Eh bien, mon fils, je vous le donne; mais sachez aussi que ceux qui n'ont d'autre mérite que celui d'amuser leur maître ne sont pas les plus estimables.

Enfin, le troisième prince dit:

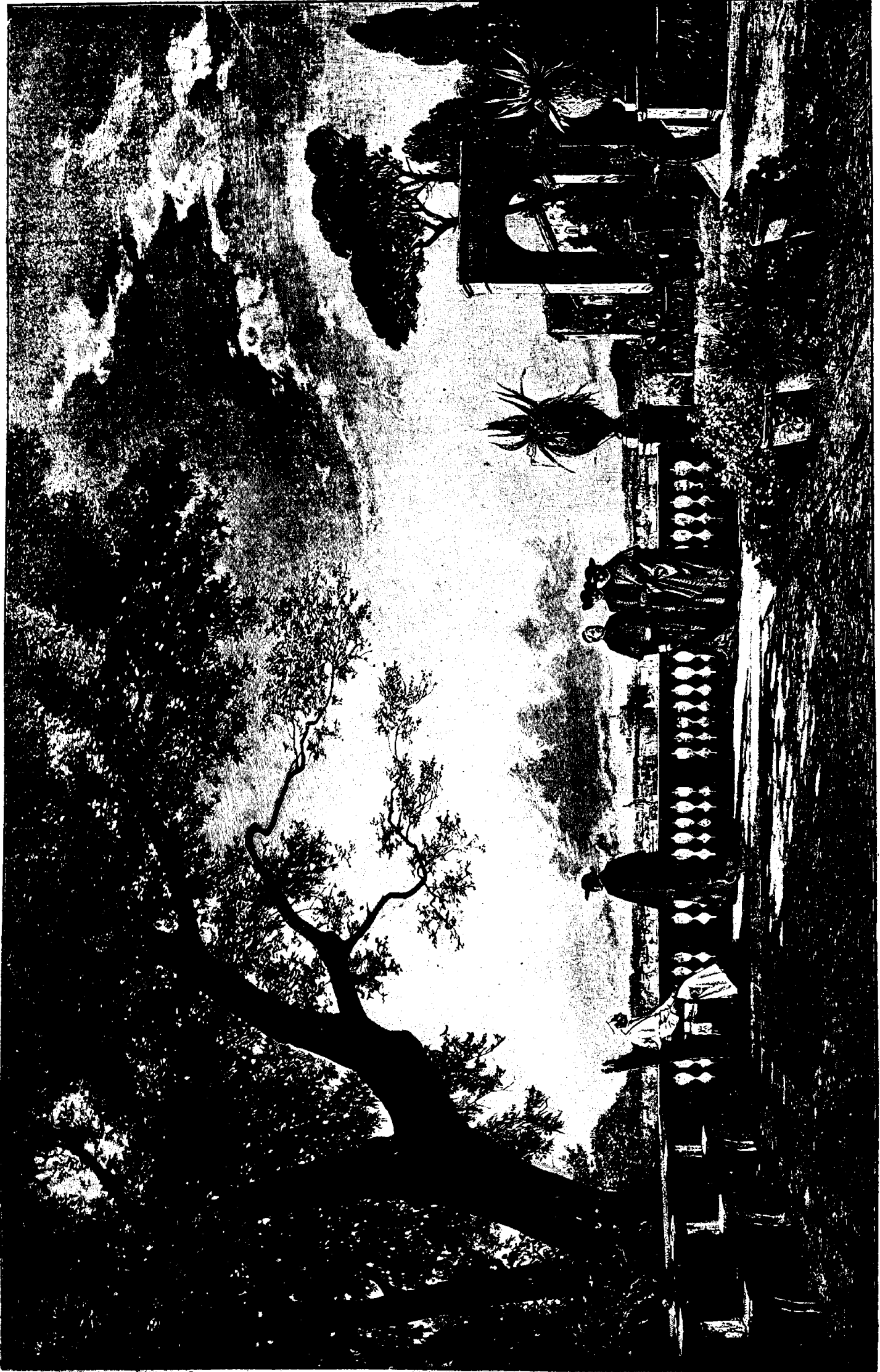
— Mon père, j'ai vu dans votre ménagerie, un chameau qui porte votre bagage à la guerre et dans vos voyages; je l'aime à cause des bons et utiles services qu'il vous rend.

Le roi embrassa son troisième fils, et lui dit:

— Mon fils, je vous donne le chameau, la ménagerie et tout mon royaume, que vous gouvernerez après moi, puisque vous savez préférer un serviteur utile aux flatteurs et aux plaisants.

PERSONNEL

M. J.-N. Laprés, artiste de la célèbre maison Laprés & Lavergne, est de retour de New-York, où il a acheté tout ce qu'il y a de mieux et de plus moderne en fait d'instruments pour leur nouvelle salle de pose, ainsi que pour finir les photographies.



LE REPOS DU SAINT-PÈRE DANS LE JARDIN DU VATICAN



UN MASSACRE AU CONGO.—Européens suppliciés par des cannibales

SOIS BON

Sois bon, sois généreux, sois doux, sois secourable
Et nourris dans ton cœur l'amour du misérable ;
Donne au pauvre qui pleure à ta porte, le soir,
Avec le pain du corps des paroles d'espoir ;
Donne, à l'homme méchant dont l'âme s'est livrée
Au mal, et du contact hideux est ulcérée,
Le baume bienfaisant qui le purifiera ;
A celui qu'un malheur trop grand désespère,
A celui qui ne veut plus croire ou s'abandonne au doute,
A celui qui chancelle et tombe sur ta route,
A celui qui te hait, prodigue, tour à tour,
Des paroles de foi, d'espoir et d'amour.

CHARLES AMIOT.

LES FEMMES A BARBE

Les femmes à barbe ne sont pas rares : beaucoup d'entre vous en connaissent.

Les sculpteurs grecs—nous dit la *Science Illustrée*, de Paris—ont cru nécessaire de nous en conserver le souvenir par une statue d'une Vénus, la Vénus Cyprienne, ornée d'une belle barbe. A Rome, une loi avait été édictée pour empêcher les femmes de se raser les joues. Les femmes des Lombards, guerrières courageuses, portaient de fausses barbes fabriquées avec leurs cheveux, pour tromper les ennemis sur leur sexe et augmenter ainsi l'effectif de leurs troupes. Charles XII, roi de Suède, avait un grenadier femme qui ne déparait pas son régiment et qui se battait comme les meilleurs soldats. Faite prisonnière à la bataille de Pultawa, elle fut présentée au Tsar en 1723 : sa barbe mesurait alors une aune et demie (environ six pieds !).

Le 18 octobre dernier, le docteur Haberd, professeur de médecine légale à l'Université de Vienne (Autriche), présenta à ses élèves un homme petit, porteur d'une forte moustache et d'une vigoureuse barbe. Grand fut leur étonnement quand leur professeur leur annonça que l'homme qu'ils voyaient, c'était une femme !



Mme Lefte Ahaira (c'est son nom) a trente-trois ans. Elle est née à Tunis (Algérie) de parents italiens, la sixième d'une famille de quinze enfants tous bien constitués. Elle se maria à seize ans, eut un enfant bien constitué, mais qui est mort depuis.

Devenue veuve, elle fut ennuyée par le soin à prendre de se raser ; elle laissa donc croître sa barbe, et demanda au gouvernement italien la permission de porter des habits d'homme. Ce qui lui fut accordé.

Elle a la voix fortement masculine, de même que tous les traits du visage, ainsi que les lecteurs le verront par le portrait que nous en donnons. C'est, d'ailleurs, une caractéristique générale des femmes ayant la barbe bien développée.

Mme L. Ahaira, pour vivre, se propose de s'exhiber comme phénomène en Europe et en Amérique : nous la verrons donc, très probablement, à Montréal peut-être bientôt.

UN NOUVEAU FUSIL



FUSIL DE PÊCHE

Le tir au poisson nécessite une certaine habitude de ce genre de sport. Dans l'eau surtout, l'apparence est trompeuse. En visant l'objet exactement à l'endroit où l'œil le découvre, on est certain... de ne rien attraper. Il y a là une illusion d'optique qui déroute les inexpérimentés.

Admettons que l'on ait bien visé. Qu'arrive-t-il ? Le poisson atteint vient se débattre et flotter à la surface. Mais alors il s'agit de s'en emparer, ce qui n'est pas facile, à moins d'avoir précisément une barque à sa disposition.

Un fusil à vent, d'invention nouvelle, vient

remédier à cette situation.

Le projectile n'est plus une poignée de plombs ; c'est un harpon à triple extrémité en forme de trident. Un fil solide, quoique léger, long de plusieurs verges, rattache le projectile au fusil de manière que le tireur peut amener à la rive le gibier qu'il vient de harponner si facilement.

NOTES ET FAITS

Mot de mourant

Le 17 mars 1821, environ deux mois avant sa mort, Napoléon, accablé de chagrin, de douleur et d'ennui, disait au Dr Automarchi en lui montrant sa poitrine :

—Là ! c'est là !

Le docteur lui présenta un flacon d'alcali :

—Eh non ! s'écria le malade, ce n'est pas la faiblesse ; s'est la force qui me tue !

Pensée de sauvage

Un Iroquois, que des missionnaires s'efforçaient de convertir et d'amener à la civilisation, leur disait :

“ Il faut que, parmi vous, hommes civilisés, il y ait bien des gens n'observant pas la morale que vous me prêchez, car je vois que vous ne faites rien sans la présence de témoins, la signature d'un contrat ou la foi du serment, l'intervention d'un prêtre ou d'un notaire. Nous, que vous traitez de sauvages, nous nous passons très bien de tout cela pour tenir nos engagements ou pour observer nos devoirs.”

Auteur et critique

Quelques amis d'Ovide, dit Sénèque, lui conseillaient de retrancher de ses ouvrages trois ou quatre vers seulement qui les déparaient :

“ J'y consens, dit Ovide, pourvu que ce ne soient pas les trois ou quatre vers que j'aime le mieux. Mettez par écrit les vers que vous voulez retrancher ; je vais mettre par écrit ceux que je veux conserver.”

D'accord sur cette condition, il se trouva que les vers dont ses amis demandaient le retranchement étaient précisément ceux que l'auteur voulait conserver. Il leur fit voir par là qu'Ovide n'ignorait pas ses défauts, mais qu'il ne pouvait les haïr.

Délicatesse et indélicatesse

Un grand médecin avait soigné un petit enfant. La mère reconnaissante arrive chez le sauveur de chérubin.

—Mon Dieu ! docteur, dit-elle, il y a des services

qui ne se paient pas. Je ne savais comment reconnaître vos soins... j'ai pensé que vous voudriez bien accepter ce porte-monnaie que j'ai brodé de ma main.

—Madame, répliqua un peu rudement le disciple d'Esculape, la médecine n'est pas une affaire de sentiment... et nos soins veulent être rémunérés en argent. Les petits cadeaux peuvent entretenir l'amitié ; mais ils n'entretiennent pas nos maisons...

—Mais, docteur, dit la dame effarée et blessée, parlez, fixez un chiffre.

—Madame, ne vous récriez pas, c'est deux mille francs...

Alors, la dame ouvre le porte-monnaie, en tire cinq billets de mille francs, en distrait deux, qu'elle donne au médecin, remet les trois autres dans le porte-monnaie et se retire en faisant une profonde inclination...

Evangile et piano

Un musicien fameux avait été invité à dîner dans une famille de bourgeois parvenus. Tout le long du repas, il ne fut question que de musique, moins pour mettre à l'aise le maître que pour faire preuve d'intelligence et de goût artistiques. Après dîner, enfin, la maîtresse de maison obligea sa fille à se mettre au piano pour montrer son talent. Quand la jeune pianiste eut épuisé son répertoire, la mère se retourna vers l'artiste et, d'un air aimable :

—Eh bien ! maître, que vous en semble ?

Le maître hocha un instant la tête, puis, avec une moue :

—Mon Dieu, madame, pour être franc, j'avouerai que, comme pianiste, mademoiselle votre fille m'a paru plutôt médiocre ; en revanche, je reconnais en elle une excellente chrétienne.

—Comment cela ? fit la mère, dépitée autant que surprise de voir la religion intervenir en cette affaire.

—Eh oui, continua l'artiste : j'ai rarement vu pratiquer avec autant de courage ce précepte évangélique : “ Ne laissez jamais savoir à ta main droite ce que fait la gauche...”

Beaumarchais et Mirabeau

La mosaïque historique et littéraire du *Musée des Familles* raconte comment prit naissance l'animosité

qui subsista entre Beaumarchais et le grand orateur Mirabeau.

Le comte de Mirabeau, qui alors n'était encore connu que par sa vie scandaleuse, ses dettes et son éloquent ouvrage contre les lettres de cachet, ne subsistait guère que d'emprunts. Il vint un jour visiter Beaumarchais. L'un et l'autre ne se connaissaient que de réputation.

La conversation fut d'abord vive, animée, spirituelle, jusqu'à ce que le comte, avec la légèreté habituelle aux emprunteurs de qualité, demandât que Beaumarchais lui prêtât douze mille francs... Beaumarchais les lui refusa avec la gaieté original qui le distinguait.

—Il vous serait pourtant aisé de me prêter cette somme dont je vous ferais des billets, dit le comte.

—Sans doute, répliqua Beaumarchais, mais comme il faudrait me brouiller avec vous le jour de l'échéance de vos billets, j'aime autant que ce soit aujourd'hui, et c'est douze mille francs que je gagne.

Mirabeau n'oublia pas ce refus, et Beaumarchais dut plus tard de graves ennuis à ce ressentiment.

GALERIE DES CANADIENS CÉLÈBRES

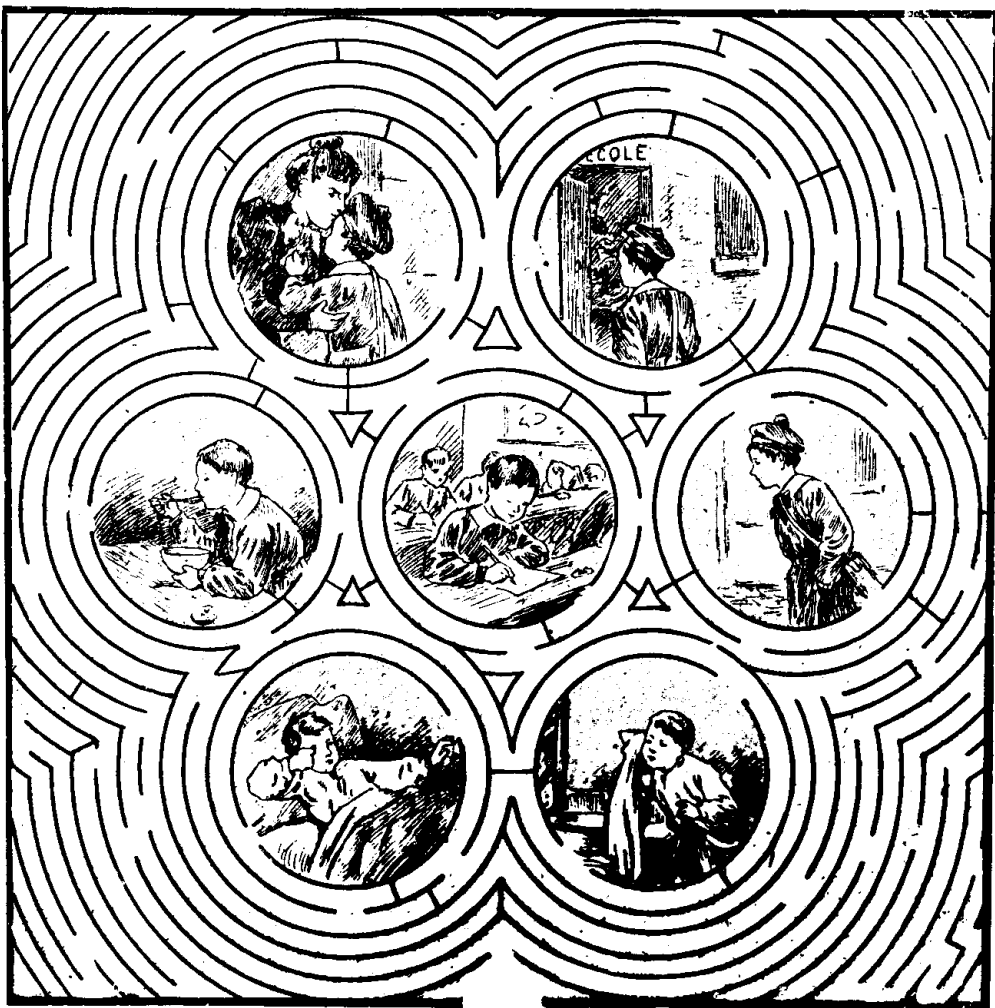
Le cinquième portrait de cette galerie vient de nous parvenir, nous rappelant la vie d'un de nos plus glorieux patriotes, Honoré Mercier.

Ce portrait est une œuvre d'art que nous recommandons chaudement à nos lecteurs.

« La Galerie des Canadiens Célèbres » est maintenant publiés sous deux formats, l'un de 12 pouces sur 15, l'autre grandeur cabinet.

On peut se procurer les portraits parus : le cardinal Taschereau, Chapleau, Papineau, Laurier, Mercier, en adressant \$1.00 pour les grands ou 15 cts pour les petits portraits à Albert Ferland, artiste, 603c rue Sanguinet, Montréal.

LE CHEMIN DES ÉCOLIERS



Sur le dessin ci-dessus, tracer le chemin que doit suivre l'Écolier depuis son lever jusqu'en classe. Passer par les portes et ne franchir aucune barrière. On peut traverser les petits sujets de gravure qui émaillent le chemin. Nous invitons tous nos jeunes amis à en chercher la solution, que nous donnerons dans le n° 770.

AMUSEMENTS

THÉÂTRE FRANÇAIS

La reprise du *Capitaine Swift*, au Théâtre Français, promet une grosse semaine. Le fait est que cette page de la vie humaine est peut-être la plus intéressante qu'il nous soit donné de voir. Les critiques londoniens qui ne manquent cependant pas de sévérité, et qui ne s'emballent pas facilement, ont proclamé le *Capitaine Swift*, la mieux réussie des pièces du genre. M. Hallet Thompson, étudie le rôle du *Capitaine Swift* depuis quinze jours, et il assure qu'il en fera une création réelle, et il défie à l'avance la critique d'avoir à le réprimander en quoi que ce soit.

Les numéros du vaudeville seront dignes de la réputation du théâtre, auquel l'aristocratie n'a pas peur de se donner rendez-vous. Mentionnons, par exemple, *Miss Any Neilson*, qui nous promet de nous faire rigoler avec ses nouvelles chansons nègres.

LE MONTAGNARD

Le 23 janvier, aura lieu la grande mascarade du Montagnard, dans le superbe local de son patinoir. De grands frais seront faits par la direction pour rendre cette fête l'une des plus belles, des plus riches, des plus réussies en ce genre.

Des patineurs de première force y exécuteront de ces danses dans lesquelles excellent les Hollandais, ces maîtres du patin : rien de gracieux comme les exercices fantastiques qu'exécutent ces derniers sur leurs immenses plaines de glace.

L'enfant des montagnes, en Italie, naît cavalier : le Hollandais naît patineur.

Il y aura, au Montagnard, un concours de cake-walk

MONUMENT NATIONAL

La direction du Théâtre du Monument, ayant abandonné le dimanche, avait choisi temporairement le

lundi, vu que cela lui permettait de jouer le lendemain de Noël et du jour de l'An. Le jeudi est maintenant définitivement fixé, et l'on recommencera les représentations le 19 courant, avec *Les Boulinard* à l'affiche. Les acteurs des Soirées de Famille, ragaillardis par une semaine de repos, se sont remis au travail avec plus d'entrain. Les amateurs peuvent être certains qu'on leur donnera un spectacle d'autant mieux préparé et que les acteurs qui ont pu rendre aussi bien *Les vivacités du capitaine Tic* (la dernière soirée), après si peu de préparation, sauront mettre brillamment en évidence les côtés saillants de l'amusante comédie d'Ordonneau et Valabregue.

Nous espérons que les habitués des Soirées de Famille ne s'égarent pas au milieu de tous ces changements de jour.

GRAVURE-DEVINETTE



Qui vous a ainsi déchiré la figure et les habits ? Est-ce une bête féroce ? Une femme ne saurait en faire autant. Cherchez.

JEUX ET AMUSEMENTS

ENIGME

Quand la voix meurt, on me voit naître,
L'on me fait mourir d'un seul mot,
Je suis moins que rien, ou plutôt
J'empêche quelque chose d'être.

Le chartreux me prend pour son lot,
Aux yeux je ne saurais paraître,
Par moi l'on ne peut reconnaître
L'habile homme d'avec le sot.

Ce n'est pas moi qui persuade,
Je suis propre pour un malade
Et mon règne est durant les nuits.

Qui suis-je, Œdipe que j'admire ?
Je ne suis pas ce que je suis,
Si j'ai pouvoir de vous le dire.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE N° 766

Logogriphe.—Madame et Adam.

Charade.—Ré-union.

Enigme.—Zéro.

L'ART CULINAIRE

Fondue au fromage.—Faites fondre un quarteron de beurre ; lorsqu'il est chaud, ajoutez-y un quarteron de fromage rapé, 4 cuillerées de crème ou, à défaut, de lait, 3 jaunes d'œuf, mêlez bien le tout et joignez les 3 blancs battus en neige. Versez dans un moule beurré et faites cuire au four un quart d'heure, vingt minutes ; démoulez et servez.

Œufs pochés aux tomates.—Casser des œufs dans de l'eau bouillante salée, additionnée d'un peu de vinaigre ; lorsqu'ils sont pochés, les retirer et les faire sécher sur une serviette. Faire revenir dans du beurre de petites tranches de pain de la grandeur de l'œuf ; lorsqu'elles sont bien dorées, placer les œufs dessus et avec une sauce tomate.

Rosalba ou les deux Amours

ÉPISEDE DE LA RÉBELLION DE 1837

Illustrations de Edmond J. Massicotte

(Suite)

—Edgard Martin, dit le cultivateur d'une voix rude et toute tremblante d'émotion, vous aimez ma fille et elle vous aime. Jusque-là, c'est bien. Mais quand vient la question du mariage, il faut réfléchir. J'entrevois ce beau jour avec autant de plaisir que vous-même, mais maintenant...

Un silence de mort régna dans le salon.

Varny tira de sa poche un journal, le déplaça, et, indiquant un certain passage, le donna à Edgard.

—Vous étiez à l'assemblée de Lacadie, Edgard ?

—Oui, monsieur, j'y étais, répondit le jeune patriote, qui ne saisissait pas encore bien la situation.

—Et vous avez voté en faveur de cette résolution contre les bureaucrates ?

—Oui, monsieur. Et pourquoi pas ?

—Eh bien ! monsieur, je suis un de ces bureaucrates détestés, dit Samuel Varny avec un sourire amer.

—Impossible ! dit Edgard abasourdi.

—Jusqu'à présent, je n'ai pas cru devoir le reconnaître, mais je dois le faire aujourd'hui.

—M. Varny, reprit le jeune homme avec une profonde émotion, j'ai souvent entendu formuler contre vous cette accusation et bien d'autres, mais je ne les ai jamais crues. Maintenant même, je ne puis en croire vos propres paroles.

—Il faut les croire, Edgard.

Le jeune homme se frappa le front avec désespoir, pendant que Varny attirait à lui sa fille qui sanglotait.

—Cette scène est trop pénible, Edgard. Coupons court. Nos opinions sont libres. Je ne vous blâme pas. Mais, tous les deux, nous devons avoir de la prudence. Je suis responsable du bonheur de mon enfant. Remettons toute l'affaire. Au train dont les choses vont, une crise est imminente. Je vous souhaite du succès. Si, au jour du conflit, l'adversité vous visite, venez ici, ma maison vous est ouverte, et ma fille deviendra votre femme. Si, au contraire, vous réussissez à triompher des bureaucrates, ma fille, Rosalba, décidera elle-même comment elle devra agir à votre égard. Jusqu'alors, remettons-nous-en à la Providence.

Durant tout ce discours, Edgard était demeuré fixe comme une statue devant M. Varny. Il était pâle, et ses yeux brillaient d'un éclat sauvage. Evidemment, il venait de prendre une résolution désespérée, et faisait des efforts pour l'exprimer.

—Je n'aurais jamais cru que les choses en viendraient à ce point, dit-il. Mais si j'abandonnais toute participation à ce mouvement, au prix de la main de mademoiselle pour ce sacrifice, qu'advierait-il ?

—Vous l'auriez immédiatement, Edgard, répondit-il d'un air triomphant.

Durant cette pénible entrevue, Rosalba n'avait pas dit un mot. Son tour était venu de parler. Se levant, elle étendit les bras comme pour s'interposer entre Varny et Edgard.

—Non ! dit-elle, cela ne sera pas. Vous avez vos principes, Edgard, restez-y fidèle. Votre pays avant tout. Je vous attendrai jusqu'à des jours meilleurs. Les femmes doivent souffrir et attendre, c'est leur partage en ce monde.

—Elle a raison, murmura le vieillard en baissant la tête.

Edgard ne dit rien, mais il contemplait avec orgueil la jeune fille rouge d'émotion.

De ce moment, l'entretien ne fut plus qu'un échange d'expression de regret et de chagrin. La question principale avait été sommairement réglée, il ne restait plus qu'à se répéter les sincères protestations de fidélité et à se dire un cruel adieu.

Une demi-heure plus tard, Edgard Martin avait quitté la maison de M. Varny. De nouveaux horizons s'ouvraient à lui dans la vie. Tout en enfonçant ses éperons dans les flancs de son cheval, il caressait les projets les plus étranges. Il était résolu à se jeter tête baissée dans le mouvement révolutionnaire et à ne s'arrêter que quand il croirait avoir accompli sa tâche. Rosalba le lui avait permis. Bien plus, elle le lui avait ordonné.

A mi-chemin, il s'arrêta pour prendre un peu de repos. Il était devenu plus calme, et écrivit le billet suivant :

TRÈS CHÈRE ROSE,

Ce qui est différé n'est pas perdu. Les épreuves que nous aurons subies ne feront qu'augmenter notre amour. Il durera d'autant plus longtemps et sera d'autant plus fort qu'il a été rudement éprouvé au début. Courage et patience ! Quoi qu'il advienne, je serai toujours

Votre affectueux et dévoué,

E. M.

Toute la vie n'est qu'une suite d'illusions, et l'espérance est la plus douce de toutes. Sans l'espoir qu'il exprimait dans ce billet, Edgard n'aurait jamais pu accomplir ce qu'il fit, ni souffrir tout ce qui l'attendait.

CHAPITRE VII

SAINT-DENIS

Le mois de septembre était arrivé, apportant des signes certains d'un conflit inévitable. Les cultivateurs avaient amassé leurs récoltes. Leurs familles étaient pourvues de provisions, et ils pouvaient entreprendre une longue campagne d'hiver.

L'hésitation qui existait au début dans le camp des insurgés était finie. Debartzch, à la maison duquel, à Saint-Charles, on avait adopté un projet de gouvernement provisoire, tourna le dos au danger et se réfugia avec sa famille à Saint-Ours. Papineau et O'Callaghan s'opposaient énergiquement à toutes manifestations militaires, pré-



—Non ! dit-elle, cela ne sera pas.—Page, 604, col. I

tendant que le pays n'était pas préparé. Mais on ne les écoutait pas. Les esprits ardents et enthousiastes comme Nelson, Brown et d'autres, dominaient les masses, et leur cri de ralliement était : " Aux armes ! "

On s'est souvent demandé pourquoi Saint-Denis et le village voisin de Saint-Charles avaient été choisis pour rendez-vous et quartiers-généraux des partis.

Stratégiquement, la position était mauvaise, parce qu'on pouvait l'attaquer aisément de front, en faisant sortir les garnisons de Sorel et de Chambly, et qu'elle n'offrait pas de chance de retraite, en arrière, à travers la zone étroite des cantons de l'Est qui la sépare avec les Etats-Unis.

La réponse à cette question est bien simple. Ces points étaient choisis sans aucune délibération, uniquement parce que Nelson, l'âme du mouvement, résidait à Saint-Denis.

Wolfred Nelson était un homme supérieur. Ses partisans se tenaient serrés autour de lui avec cette confiance qu'inspirent toujours les grands talents et un noble caractère.

Les autorités éprouvaient naturellement une certaine répugnance à relever le gant qui leur avait été jeté. D'abord, les troupes régulières étaient en très petit nombre dans le pays, trop peu nombreuses s'il y avait un soulèvement général. Ensuite, une démonstration hostile pouvait augmenter l'exaspération au lieu d'inspirer la terreur. Pendant longtemps, le gouvernement crut donc devoir agir prudemment et avec patience. Mais vers la fin d'octobre, il résolut tout-à-coup d'employer l'énergie. Le plan de campagne était excellent. On devait attaquer les insurgés sur plusieurs points à la fois, les circonvenir et les forcer de se rendre en masse.

L'ORPHELINE

PAR MME LA BARONNE DE BOUARD

(Suite)

La voiture dans laquelle, avec l'aide de Brice, Noll était monté près de miss Ethel, venait de s'ébranler et Tahib partait à son tour, au trot allongé.

L'air, qui fouettait vivement le visage de la jeune fille, suspendait sa respiration et elle éprouvait un étrange plaisir, avivé d'une pointe de frayeur, en se sentant, à cette allure rapide et cadencée, emportée à travers la plaine.

Etourdie un peu, toute rose, les yeux brillants, elle se tournait, de temps en temps, à demi sur sa selle pour sourire à Noll et à miss Ethel.

— Eh bien ! Flor, ma chère, êtes-vous satisfaite ? lui demanda cette dernière à un moment où les deux chevaux, reprenant le pas, venaient de se ranger de chaque côté du panier.

— Si je suis contente !... Je crois rêver, je ne me reconnais pas, Oncle Noll, c'est amusant, amusant... Tahib trotte comme un ange...

— As-tu vu beaucoup d'anges trotter !

Elle rit et reprit avec volubilité :

— Et il est si docile ! Une main d'enfant le conduirait. Figure-toi... j'ai envie de le dresser, d'en faire un cheval savant,—il est assez intelligent pour cela,—appuya-t-elle d'un accent de protestation, en réponse à un sourire quelque peu sceptique de Gérald.

— Enfin, fillette, tu es contente ?

— Oncle Noll, jamais je n'ai éprouvé tant de plaisir qu'aujourd'hui !... oh ! la délicieuse promenade !...

Le soleil, autour d'eux, épandait sa claire lumière, doucement tamisée par le double rideau des sycomores qui bordaient la route ; sous la brise qui se levait, les moissons dorées, déjà, ondoyaient en longues vagues moirées ; les paysans que l'on rencontrait dans les champs, ou assis sur le seuil des chaumières, souriaient, de loin, à Florence qu'ils connaissaient tous, et saluaient, avec un respect attendri, le jeune lord à la santé fragile qu'ils voyaient si rarement, mais qu'ils savaient être un bon maître.

Et Noll déclara hautement que Flor avait raison, que cette promenade était exquise.

— N'est-ce pas, Gérald ?

Mais à quoi donc pensait Gérald ?

Au lieu de répondre, il embrassait du regard les champs blonds et les prés verts ; les fermes florissantes et les futaies ; les moulins dont les roues noircies battaient l'eau de la rivière blanche d'écume, tous ces biens qui constituaient la majeure partie de la fortune de Kilmore, et il se disait, tout bas, que c'était un merveilleux domaine...

Il songeait aussi, en voyant Florence faire caracolier Tahib avec une grâce aisée, sourire à Noll et taquiner miss Ethel, que cette brune amazone eût fait la plus ensorcelante des châtelaines.

Mais Flor n'était qu'une pauvre orpheline, et Gérald le cadet, sans fortune, des Ruthwen.

X

Depuis qu'elle possédait Tahib, son bel arabe brun à la croupe luisante, le joli coursier aux jambes fines, aux jarrêts d'acier, Florence était devenue une intrépide amazone.

Les promenades à cheval constituaient, maintenant, son plaisir favori ; il faut ajouter qu'elles comptaient également comme enthousiastes partisans, non seulement Gérald et Brice, le vieil écuyer, mais jusqu'à Noll, jusqu'à la casanière Ethel Stone, qu'une humeur vagabonde semblait avoir gagnés et qui avaient pris l'habitude de suivre, en voiture, les cavalcades.

Peu à peu, le cercle des excursions s'était élargi. Olivier, lui-même, devenait très audacieux. Il n'était pas rare de rencontrer, assez loin de Kilmore Castle, le léger attelage qui l'emportait à travers cette poétique campagne écossaise, pittoresque et accidentée, dont les beautés, jusqu'alors inconnues pour lui, se révélaient, une à une, à ses yeux charmés.

Gérald était de plus en plus conquis à la vie familiale.

Après la saine fatigue des longues chevauchées et d'explorations qui, pour être moins lointaines que celles poussées jadis jusqu'aux cimes des Alpes et des Pyrénées, n'en étaient pas moins captivantes,

il goûtait aux intimes causeries du soir, en le petit salon frais et fleuri, aux persiennes closes, un bien-être reposant, délicieux.

Aux chaudes journées claires de l'été, l'automne, par de lentes et successives transitions, substituait ses crépuscules plus subits, sa brise fraîche chargée de parfums de vendanges, et l'ocre des premières feuilles mortes au vert éclatant des épaisses ramées.

Afin de profiter des adieux de la belle saison, prête à s'enfuir, une dernière partie de plaisir et des plus attrayantes venait de s'organiser.

Les imposantes ruines du château d'Argyle, des grottes mystérieuses et profondes, ouvertes au flanc même de la montagne où la sombre forteresse dressait encore ses hautes tours démantelées et que l'on prétendait avoir été jadis en communication avec ses souterrains, éboulés maintenant, sollicitaient depuis longtemps la curiosité de Florence, très passionnée pour les choses historiques.

Marie Stuart avait passé là dans sa fuite. Le *laird* du manoir était un de ses derniers fidèles. Afin de favoriser la retraite et d'arrêter les poursuivants de l'infortunée reine d'Ecosse, Argyle avait soutenu un siège sanglant et enduré héroïquement jusqu'aux horreurs de la famine. Les soldats d'Elisabeth n'en forcèrent les portes que lorsque l'inanition eût fait tomber les armes des mains de ses défenseurs.

Le vieux seigneur et son fils avaient été tués sur les remparts, à la dernière arquebusade, et la jeune châtelaine était devenue folle parce que, dans ses bras, son enfant, un chérubin aux cheveux d'or, était mort en criant : " Du pain ! "

Les paysans de la vallée assurent que, par les sombres nuits d'orage, on voit parfois, à la lueur des éclairs, une forme blanche, échevelée, errer au sommet crénelé des donjons ; une voix, étrangement douce, jette, parmi les grondements de la foudre, les notes mélancoliques d'un vieux *lai* écossais... C'est le fantôme de la dame d'Argyle qui revient, berçant entre ses bras son bel angelot blond, mort de faim.

Le site, grandiose et sauvage, s'alliait bien à la poésie triste de la légende. C'était un peu loin de Kilmore, mais on devait partir de bonne heure, dès le jour levé ; on emporterait, démonté, le fauteuil mobile d'Olivier, des provisions de bouche dans les caissons de la voiture, et quel plaisir ce serait de déjeuner au pied des ruines.

Un instant, s'était agitée la question de savoir : si on inviterait les châtelaines de Dorset-Hill ? Elles étaient si proches voisines qu'il paraissait difficile de s'en dispenser. Cependant, sans que personne eût allégué de raison assez péremptoire pour motiver leur exclusion de cette fête champêtre, il se trouva, à l'unanimité, décidé qu'on demeurerait *with one's family*. Gérald qui, d'habitude, prisait fort l'entrain de lady Helen et de Maud, avait été le premier à opiner en ce sens.

Dès la veille, tout était préparé, les ordres donnés à Harry pour les chevaux ; à Hooper pour le repas froid ; à Archie pour sonner *la diane* dès l'aurore.

Cette journée, qui devait être mémorable et que Flor aurait voulu radieuse, ensoleillée, se leva, au contraire, triste, assombrie, tout embuée d'un humide brouillard, dont l'opacité grise répandait, sur toute chose, un insaisissable voile de tristesse.

Le premier soin de la jeune fille, en se réveillant, avait été de courir à la fenêtre et d'en repousser les volets d'une main impatiente.

Elle s'attendait à trouver, au dehors, le jour éclatant déjà, à des ruissellements de lumière tombant dans la chambre et sur elle par-dessus la cime dorée des arbres.

Mais elle ne vit qu'un ciel pâle, sans rayons, endeuillé d'épais nuages ; l'horizon vague, singulièrement rétréci, et, plus près d'elle, comme pour ajouter encore à la mélancolie ambiante, la brume, condensée en grosses larmes qui roulaient, une à une, sur la rouille des feuilles...

En même temps, une fraîcheur d'humidité, très pénétrante, la faisait frissonner sous le léger peignoir, dont elle s'était enveloppée au saut du lit.

Presque aussitôt, tandis qu'elle refermait vivement la fenêtre, il lui vint un étonnement de n'avoir pu entendre, dès l'aube, la voix cassée, mais sonore du vieux Brice, éveillant, joyeuse, les échos des longs corridors.

Elle s'habilla hâtivement, préoccupée, un peu tourmentée, sans savoir pourquoi.

Bien que rien, jusque-là, n'eût pu lui donner à prévoir que l'expédition fût contremandée, elle ne prit pas son amazone, mais la simple robe d'intérieur qu'elle revêtait tous les jours.

Suzan, qui vint, peu après, lui apporter son déjeuner, s'en étonna.

— Miss Florence ne songe donc plus à la promenade ? demanda-t-elle. Lord Gérald achève de s'apprêter et le cocher est en train de sortir les chevaux.

— Mais, objecta Flor... le temps...

— Oh ! ce brouillard... Ce n'est rien. Il se lèvera bientôt et la journée n'en sera que plus belle. Lord Ruthwen le sait bien, c'est lui qui a fait dire à Harry de seller Tahib et Fergus.

La jeune fille, qu'agitait secrètement la crainte d'un contre-ordre

dans les projets de la veille, retrouva son sourire à ces dernières paroles de la femme de chambre.

En un tour de main, elle se décoiffa et refit son chignon en nattes serrées, solidement épinglées. Suzan l'aida à passer son costume de cheval ; elle achevait d'assujettir son chapeau, lorsque Brice vint lui dire, sans autres explications, que lord Ruthwen la demandait.

Elle fut saisie, en entrant chez Olivier, de le voir, non pas même assis, mais de nouveau étendu dans son fauteuil d'infirme, ses jambes raidies soudain, une fois encore emprisonnées sous les épaisses couvertures dont il s'était débarrassé avec tant de joie. . . . Et très pâle, avec ce pli douloureux du front et ce halo de bistre autour des yeux, accusant la souffrance et l'insomnie.

Flor courut à lui et saisit sa main qui était froide, malgré le feu, flambant tout auprès, dans la vaste cheminée.

— Oncle Noll ! . . . tu es encore malade ? . . .

Sa voix trahissait un chagrin angoissé, profond, et la déception cruelle de le revoir ainsi, après une amélioration si appréciable et si soutenue, qu'elle avait pu donner l'espoir de la complète guérison.

Le jeune lord sourit tristement.

— Toi aussi tu avais cru mes jambes délivrées pour de bon. C'eût été trop prompt et trop beau, fit-il avec un accent de sereine résignation, qui donnait toujours à Flor envie de pleurer. Me voici repris. J'aurais dû le prévoir. Depuis plusieurs jours, cela clochait un peu ; mais je n'y ai pas pris garde. De m'être senti si bien m'avait rendu présomptueux.

— Est-ce que tu souffres beaucoup ? . . .

— Non, pas beaucoup en ce moment. Mais cette nuit ! . . . Je pense même avoir eu un petit accès de fièvre.

Il s'interrompit pour rire.

— Plus encore de contrariété que de mal. Je songeais à Gérard et à toi, et à cette jolie partie compromise.

Flor eut un geste d'insouciance.

— Qu'est-ce que cela ! C'est toi plutôt. . . . As-tu fait au moins demander le docteur ?

— Mathon ? . . . A quoi bon le déranger si matin ? . . . La cause de ma rechute est évidente : c'est le changement brusque de la température. Et quant au traitement, Brice, qui le connaît de longue date, m'a déjà fait une bonne friction et posé des sinapismes. . . . Après cela, il ne faut plus qu'une application de. . . . patience. Nous en essayerons.

— Je t'ai fait appeler, ma petite fille, pour que tu préviennes Gérard. Cette malencontreuse indisposition modifiant, forcément, le plan de la promenade.

— Oh ! oncle Noll, il n'est plus question de promenade, puisque tu ne pourrais venir.

Lord Ruthwen protesta vivement.

— Il ferait beau voir que cette revanche de mes anciennes misères vous atteignît par contre-coup ? Crois-tu que je sois assez égoïste pour l'admettre, pour priver Gérard d'un plaisir entrevu, désiré. . . . et toi-même ? . . .

Florence s'était déjà dégantée et avait jeté sur un meuble son chapeau et sa cravache.

— Moi ! dit-elle ; crois-tu que j'en goûterais hors d'ici, t'y laissant seul et malade ?

Noll secoua la tête.

— Chère petite Flor, à me voir un peu mêlé à la vie de tout le monde, as-tu donc pu oublier si vite mes nombreux jours d'inertie et mes longues heures d'isolement ? Ce qui arrive n'est point un désastre ; mais le rappel à de vieilles habitudes, rien de plus. . . . J'ai su être autrefois presque heureux avec mon infirmité. . . . Mais Gérard. . . . vois-tu, mignonne, il ne saurait s'astreindre à l'immobilité. Il a de l'activité et des forces à dépenser. Je n'entends donc pas que vous abandonniez, pour moi, ce projet d'excursion.

— On peut toujours le remettre.

— Plus tard, le temps n'y serait plus propice. Ainsi, vous aller partir. Seulement, comme la voiture ne vous accompagne pas, au lieu d'emporter votre repas vous déjeunerez à l'auberge. Gérard va trouver cet impromptu très amusant.

— Oncle Noll, laisse-moi rester. Je serais si contente de te tenir compagnie !

— Tu en auras le loisir, petite fille, durant les mois glacés du long hiver.

— Oh ! mon Dieu ! tu prévois que cette crise ?

— Peut-être ne sera-t-elle que passagère ; dans ce cas, raison de plus pour ne pas la prendre au tragique, puisqu'elle ne devra pas me réduire longtemps au rôle de trouble-fête. Allons ! recoiffe-toi, mignonne. Gérard, j'en suis certain, ne comprend rien à ces retards. . . . que te disais-je ? . . . le voici qui vient aux renseignements.

— Ah Noll ! . . . fit le jeune homme qui eut, en entrant, le même sursaut que Florence. . . . pauvre cher, que vous arrive-t-il ?

Mais si les paroles exprimaient de la sollicitude pour le malade, le fond de l'accent, un involontaire et rapide froncement de sourcils

Après la Maladie

Chacun connaît ce sentiment de bien-être que l'on ressent après une maladie plus ou moins grave.

LE BOVRIL

Est une nourriture idéale

**Donne de la FORCE,
STIMULE,
NOURRIT.**

trahirent, en même temps, l'irritation d'une vive contrariété, à grand-peine contenue.

Le regard de Noll courut à Flor comme pour lui dire :

— L'avais-je prévu ?

Il tendit, par-dessus l'appui de la chaise longue, la main à son frère cadet.

— J'expliquais à votre cousine que ceci n'est qu'un contre-temps de mince importance, Gérard, fit-il, sans aucune amertume. Je ne puis vous suivre, voilà tout ; et la température, dont le refroidissement subit a réveillé mes vieilles douleurs, se prête mal au déjeuner sur l'herbe projeté hier. Mais, par bonheur, tout près des ruines d'Argyle, il y a, dans un décor pittoresque, une jolie auberge. Brice la connaît, il assure que c'est honnête et propre. Il vous escortera, et vous verrez que, malgré tout, vous allez avoir encore une agréable journée.

Entre l'insistance de Noll et l'impatience mal déguisée de Gérard, la volonté de Florence se trouvait comme annihilée.

Du moment que lord Ruthwen avait tout combiné de façon à maintenir la promenade, elle ne pouvait s'obstiner à la refuser, sans désobliger Gérard trop ouvertement.

Elle éprouvait une gêne à la pensée de ce presque tête-à-tête avec son cousin, vis-à-vis duquel elle demeurait, quoique cordiale, un peu en cérémonie, et moins libre assurément, moins confiante qu'envers l'aîné de la famille. — Oncle Noll, comme elle disait ; le vieux Noll, ainsi que, d'habitude, il se qualifiait volontiers.

Toutefois, il lui était difficile d'exprimer cette impression vague en elle, disgracieuse pour Gérard, et qu'Olivier lui-même, habitué à la grande liberté d'allures laissée aux jeunes Anglaises, n'eût peut-être pas très bien comprise.

Archie Brice, toujours droit et très vert, correctement vêtu de la livrée de velours, botté et éperonné, vint dire que les chevaux étaient scellés et que le brouillard "avait l'air de vouloir se lever".

Un furtif rayon de soleil, pâle encore, courait, en effet, sur la pierre grise des corniches, et l'on entendait, devant le perron, le sabot nerveux de Tahib et de Fergus gratter le sable avec impatience.

Avec un soupir de regret, Florence rattacha son voile de gaze, tandis que le brave Archie, après avoir roulé Noll auprès de la fenêtre, s'assurait, une dernière fois, avant de s'éloigner, que rien ne manquait au malade ; que le feu flambait clair et que le jeune maître avait, à portée de sa main, le livre commencé ainsi que le bloc-notes sur lequel il avait coutume, au courant de ses lectures, de consigner les pensées qui le frappaient.

Sur un vigoureux shake-hands ponctué d'un bref "Au revoir, Noll !" Gérard, secrètement agacé de ces lenteurs, était descendu.

Lord Ruthwen poussa doucement, vers la porte, le fidèle valet de chambre, qui s'attardait à étirer, avec un soin minutieux, les couvertures de la chaise longue sur ses pauvres jambes endolories.

— C'est bon, c'est bon. . . . tout va bien, vieux maniaque. D'ailleurs, voici miss Stone, et si j'avais besoin de quelque chose. . . . Petite Flor, ne te fais pas attendre davantage. Va vite. Je vais vous regarder partir.

(A suivre)

UNE ECLIPSE

Le Baume Rhumal par ses qualités et par l'importance de sa consommation, éclipse totalement tous les remèdes qui se prétendent ses rivaux.

L'USAGE DES LIQUEURS ET DES DROGUES

Nouveau traitement essayé et suivi avec succès à Montréal

La "Méthode Dixon" employée à Montréal, à la demande de plusieurs membres du clergé et autres amis de la tempérance, a obtenu des résultats vraiment étonnants. Végétale de sa nature et composée après sept ans par M. Dixon, après plusieurs expériences et beaucoup de patience, M. Dixon a obtenu un procédé nouveau qui a produit à Montréal plusieurs guérisons permanentes. Ce remède précieux est déjà connu dans plusieurs pays; des milliers de patients dont la guérison paraissait impossible, même après avoir été traité par le procédé "Gold Cure," ont été guéris radicalement par la méthode Dixon.

M. Dixon garanti absolument l'efficacité de sa méthode; il assure que, si on la suit fidèlement, les mauvaises habitudes d'intempérance disparaîtront; que le désir même de boire ne se fera plus sentir. Ce procédé a cela de particulier qu'il est tout naturel, inoffensif et qu'il ne laisse après lui aucune trace d'infirmité ou de malaise. Cette médecine est facile à prendre; elle est agréable au goût et on peut s'en servir sans cesser de vaquer à ses occupations ordinaires.

Voici, en résumé, les résultats merveilleux qu'elle produit: disparition de toute passion pour les liqueurs alcooliques ou les drogues narcotiques, augmentation de l'appétit, calme habituel, sommeil paisible, vigueur physique et intellectuelle, etc.

S'adresser au DIXON CURE, 40A, Avenue du Parc, à Montréal, on recevra sous enveloppes cachetées et gratuitement les renseignements les plus circonstanciés.

BAUME RHUMAL

Combien de maladies de poitrine, combien d'inflammations de poumons, et combien de bronchites seraient évitées si, dès que la toux vous prend, vous usiez du Baume Rhumal.

CONSUMPTION GUERIE

Un ancien chimiste retiré des affaires, reçut un jour d'un missionnaire de l'Est des Indes, la formule d'un simple remède végétal guérissant radicalement et sûrement, et pour toujours, la consommation, la bronchite, le catarrhe, l'asthme et en général toutes les affections lentes. Ce remède agit aussi également d'une façon radicale sur la débilité nerveuse, sur toute maladie des nerfs.

Dans des milliers de cas, les effets de cette médication furent remarquables et rien ne s'oppose plus à ce que la formule soit communiquée à tous ceux qui souffrent. Je me ferai donc un plaisir de la donner avec la manière de l'employer, en allemand, en français ou en anglais, il suffira de joindre un timbre pour la réponse. — Indiquer ce journal en écrivant. — S'adresser à W. A. NOYES, 320, Powers' Block, Rochester, N.-Y. (Etats-Unis).

POUR CHAPELETS DES RR PP. Croisiers, médailles et petits chapelets de St-Antoine. Timbres-poste oblitérés, écrire à Agence de l'Ecole Apostolique de Bethléem, 153, rue Shaw, Montréal.

Trente ans de Succès

GUÉRISON CERTAINE

en 2 heures

DES COLIQUES NI NAUSÉES

NI AVANT NI APRÈS

du

VERSOLITAIRE

par les CAPSULES L. KIRN

à l'Extrait éthéré de FOUGÈRE Mlle Pury sans Calomel.

M. Kirn ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.

FARE, Pharmacien HAVRON, 54, Boulevard Edgar-Québec et dans toutes les bonnes Pharmacies.

Mme JOSEPH PARE

Guérie de plusieurs maladies causées par le retour de l'âge, par l'usage seul des Pilules Rouges du Dr Coderre

Les Pilules Rouges du Dr Coderre continuent à guérir les femmes. Jamais aucun remède n'a donné autant de satisfaction

Toute femme qui désire avoir une preuve de la grande efficacité des Pilules Rouges du Dr Coderre pour le beau-mal, faiblesse féminine, âge critique ou autres maladies particulières à son sexe, n'a pas besoin d'aller bien loin pour la trouver. Tous les jours des milliers de femmes sont guéries par les Pilules Rouges du Dr Coderre, et tous les jours, nous recevons un grand nombre de lettres venant de femmes qui étaient bien malades et de jeunes filles torturées par des maladies de toutes sortes, et qui aujourd'hui, grâce aux Pilules Rouges du Dr Coderre, sont bien et heureuses, et jouissent de la vie. Les faits sont là pour prouver que ce que nous disons des Pilules Rouges du Dr Coderre est vrai. Lisez ce qui suit: "Depuis trois ans le retour de l'âge m'avait rendue bien malade. Je n'avais plus d'appétit, toujours constipée, battement de cœur, les membres toujours engourdis, j'étais bien faible et le moindre travail me fatiguait, je ne pouvais rester debout. Je transpirais beaucoup, j'avais comme une pesanteur sur les yeux et toujours le besoin de dormir, j'étais triste, je n'avais plus de mémoire et pas de courage pour rien. Ayant vu sur les journaux que les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissaient les maladies du retour de l'âge, je commençai à en prendre. A la 1ère boîte, j'étais bien mieux et au bout de cinq semaines j'étais débarrassée de toutes mes maladies." Mme Jos. Paré, No 13 rue Rousseau, Montréal.

Nous n'exagérons rien. Ce que nous disons des Pilules Rouges du Dr Coderre est vrai. Nous ne publions jamais le portrait et le témoignage de la femme guérie sans son consentement. Nous ne les achetons pas non plus.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent infailliblement toutes ces languissantes et douloureuses maladies dont les femmes sont sujettes. C'est le seul remède qui donne la force, la santé et chasse tous les ennuis et les tristesses de la vie à toutes les femmes qui le



MADAME JOSEPH PARÉ

prennent consciencieusement. Elles guérissent le beau mal, les irrégularités, la suppression des règles, les règles douloureuses et abondantes, la leucorrhée, mal de cœur et nausées, douleurs dans la tête, la poitrine, les côtés et le dos, se déplaçant d'un membre à un autre, mauvaise bouche, vertige, constipation et irrégularité des intestins, couleur jaunâtre des yeux et de la peau, mains et pieds froids, palpitations du cœur, appétit variable, tantôt nul tantôt dévorant, migraine, bourdonnement dans les oreilles, accès de chaleur, sensations chaudes qui montent à la tête, perte de sommeil, toutes les maladies du retour de l'âge, les pieds, les mains, les jointures et le corps

enflés, les maladies du foie, des ovaires, chute de la matrice, prostration nerveuse.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre peuvent être prises sans danger par les femmes enceintes, elles leur donneront des forces et aideront à la constitution de l'enfant. Les femmes qui nourrissent verront leur lait augmenter en qualité et en quantité, et elles seront aussi soulagées de douleurs dans le dos et de la lassitude générale qu'elles éprouvent. Les Pilules Rouges du Dr Coderre ne contiennent rien de dangereux, elles peuvent être prises par la plus faible et la plus délicate jeune fille.

NOUBLIEZ PAS que nous avons à votre disposition des médecins spécialistes d'une vaste expérience dans le traitement des maladies des femmes. Vous pouvez les consulter pour rien. Vous n'avez qu'à leur envoyer une description complète de votre maladie. Si vous le préférez écrivez-nous pour un blanc de traitement, nous les envoyons sur demande. Nos médecins vous répondront en vous donnant des conseils qui, si vous les suivez bien, aideront beaucoup à vous guérir. Adressez vos lettres: D. PARLEMENT MÉDICAL, BOITE 2306, MONTRÉAL.

DEFIEZ-VOUS des pilules rouges qu'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25c. la boîte. Ces pilules rouges sont des imitations de nos pilules rouges du Dr Coderre. Ces imitations vendues à bon marché contiennent presque toujours de la morphine, de l'arsenic et de la strychnine. DEFIEZ-VOUS, si votre marchand n'a pas les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, envoyez-nous 50c. en timbres canadiens ou américains pour une boîte, ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Nous les envoyons au Canada et aux États-Unis, pas de douane à payer. Donnez votre adresse complète afin d'éviter tout retard. Adressez: CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, MONTRÉAL, CAN.

"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

au Canada, sans exception.

CIRCULATION

65,802

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

HOMMES FAIBLES

jeunes et vieux — Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité — faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

PASTILLES DU DR. JEAN

\$1.00 le flacon. Par la poste, cacheté, franco de port. Seuls dépositaires: CIE Médicale du Dr. Jean Adressez: B. Poste Boîte 187, Montréal, Can

En vente chez A. DECARY, coin Sainte-Catherine et Saint-Denis; B.-E. McGale, 2123 Notre-Dame; C.-O. Dacier, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre-Dame.

LE PURIFICATEUR TONIQUE DU SANG DU Dr LUSSIER

RECOMMANDE

A la suite de maladies graves. Dans les maladies dues à l'impureté du sang. Dans les maladies de la peau. Dans le dérangement des organes internes. Aux convalescents et aux personnes faibles.

Demandez nos circulaires et certificats.

LA CIE MEDICALE DE VALLEYFIELD

BUREAU DE MONTRÉAL, 44 BANQUE DU PEUPLE



★ VIN ★
ST-LEHON

Naturel,
Tonique,
Stimulant.

En vente dans les meilleures pharmacies.

LAPORTE,
MARTIN
& CIE,

Seuls agents au Canada.

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe,
PAR LES
CIGARETTES CLÉRY
et la POUDRE CLÉRY
Ont obtenu les plus hautes récompenses.
Gros: Dr CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

Corsets...

Vous aurez le confort en vous faisant mesurer par nos célèbres corsetiers Coupe parfaite. Toujours en stocks les

R. G. - P. D. - D. A.
FERRISS, Etc., Etc.

C.-J. GRENIER

2310 Ste-Catherine, Près Mansfield.
1613 Ste-Catherine, pte de la rue St-Hubert.

UN PRÊTRE

de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR ANEMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE DYSPÉPSIE - MANQUE D'APPÉTIT FIEVRES - ÉPUISEMENT, etc., avec les PILULES ANTONIO toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr. Pharm. MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS. Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCART.

PATENTES

OBTENUES PROMPTEMENT

Avez-vous une idée? Si oui, demandez notre "Guide des Inventeurs," pour savoir comment s'obtiennent les patentes. Informations fournies gratuitement. HARRISON & MARION, Experts. Bureaux: { Edif. New York Life, Montréal, et Atlantic Build., Washington, D. C.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-F. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00. Dépôt général pour la Puisseance :

L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal



Fausses dents

SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.
Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2818.

23345



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs,
Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA :

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

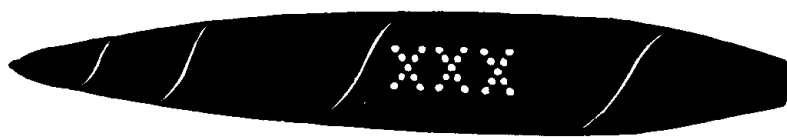
Vêtements pour hommes

Chemises, Cravates, Faux-Cols, Manchettes,
Chaussettes, Gants et sous-vêtements. La
qualité est toujours la meilleure et les prix
les plus bas du commerce.

GENEREUX & Cie,

No 227, rue St-Laurent.

LE CAPITOL



EST FAIT AVEC DES TABACS DE PREMIERE QUALITÉ

U. PERREault

— RELIEUR —

No 40, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Replage, Etc.
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ :
le plus complet des journaux illustrés du
Canada. Douze pages de texte et quatre pages
de gravures chaque semaine

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUES,

CHAMBRE 4

TÉLÉPHONE 2113

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis

MONTREAL

\$200 A GAGNER!

Il suffira de deviner le dénouement de
"Parise," le prochain feuilleton du
journal "La Patrie" de Montréal.

GRAND CONCOURS OUVERT A TOUT LE MON-
DE — AUX ABONNES DE LA VILLE
COMME A CEUX DE LA
CAMPAGNE

Un premier prix de \$100 ; un deuxième prix de \$50 ;
deux prix de \$15 et deux prix de \$10.

Total, \$200.00

CONDITIONS DU CONCOURS

1o — Acheter ou recevoir "La Patrie" tous les jours ;

2o — Lire avec soin chaque numéro du feuilleton "Parise."

3o — Envoyer par écrit au bureau de "La Patrie" — à une date qui sera fixée plus tard, c'est-à-dire lorsque l'auteur aura mis tous ses personnages en scène et que l'intrigue se sera suffisamment développée pour permettre aux lecteurs de faire des conjectures sur le dénouement du roman — vos prévisions sur l'épilogue du grand roman historique.

4o — Signer votre lettre d'un nom de plume quelconque que

vous garderez secret et qui ne sera rendu public que lorsque les juges se seront prononcés sur la valeur respectives de vos conjectures ;

5o — Toutes les lettres devront parvenir ou être remises au bureau de "La Patrie" au jour et à l'heure fixés.

6o — Lorsque les juges auront fait leur choix, "La Patrie" publiera les pseudonymes des gagnants et, quelques jours après, leurs noms véritables avec leurs vignettes, s'ils veulent bien se donner le mal de nous transmettre leurs photographies.

Les Juges du Concours

Les juges du concours seront des citoyens distingués et bien connus de notre monde littéraire. "La Patrie" en publiera plus tard les noms ; on se convaincra sur le champ que seuls les plus méritants gagneront les \$200.00 que "La Patrie" leur offre en cadeau. Pas de favoritisme. La décision sera honnête et juste.

Les vainqueurs recevront leurs récompenses par la malle ou aux bureaux de "La Patrie."

Nous donnons une attestation solennelle du rédacteur qui a reçu le manuscrit du feuilleton transmis à "La Patrie" par l'auteur lui-même. Cette déclaration que voici démontre que personne autre que le rédacteur n'a eu le privilège de lire cette oeuvre magnifique :

Province de Québec, District de Montréal, Je soussigné, Charles Robillard, secrétaire de la rédaction du journal "La Patrie," déclare solennellement ce qui suit, savoir :

"Que le grand roman inédit "Parise", dont la "Patrie" s'est procuré le manuscrit de l'auteur lui-même, Monsieur le vicomte de Poli, m'a été confié aussitôt après sa réception à Montréal, et que personne autre que moi n'a depuis eu l'occasion de le lire ; que je n'en ai fait connaître à personne l'intrigue ni le dénouement ; que le manuscrit restera en ma possession jusqu'à ce que les juges chargés de décider du concours de "La Patrie" soient appelés à rendre leur décision.

"Et je fais cette déclaration solennelle, la croyant consciencieusement vraie et sachant qu'elle a la même force et le même effet que si elle était faite sous serment sous l'empire de l'Acte de la Preuve en Canada 1893.

CH. ROBILLARD.

"Prise et reconnue devant moi à Montréal, ce vingt-deuxième jour de décembre mil huit cent quatre-vingt-dix-huit.

A. FISET,
N. P."

La publication de "Parise" commencera le
21 janvier courant

Que ceux qui ne lisent pas régulièrement "La Patrie" ou qui ne la reçoivent pas encore, s'empressent de s'abonner ou de donner leur commande chez le marchand de journaux le plus proche ; ils seront ainsi certains de ne pas manquer un seul numéro de "Parise," le grand roman historique du vicomte Oscar de Poli. Tout le monde voudra lire cette oeuvre magistrale afin de pouvoir prendre part, avec d'excellentes chances de succès, au grand concours, qui sera ouvert à une date ultérieure.

Qui ne voudra pas deviner le dénouement de "Parise" et gagner \$200 ?

"La Patrie" est en vente dans tous les dépôts, si elle ne l'est pas, donnez immédiatement votre commande au vendeur de journaux.

VOULEZ-VOUS CAGNER \$200 ?

Abonnez-vous sur le champ au grand journal quotidien.

ADRESSE —

"LA PATRIE"

77-79 Rue St-Jacques,

Montréal.